



Quelques plumes du chemin

du 10 au 14 septembre 2020

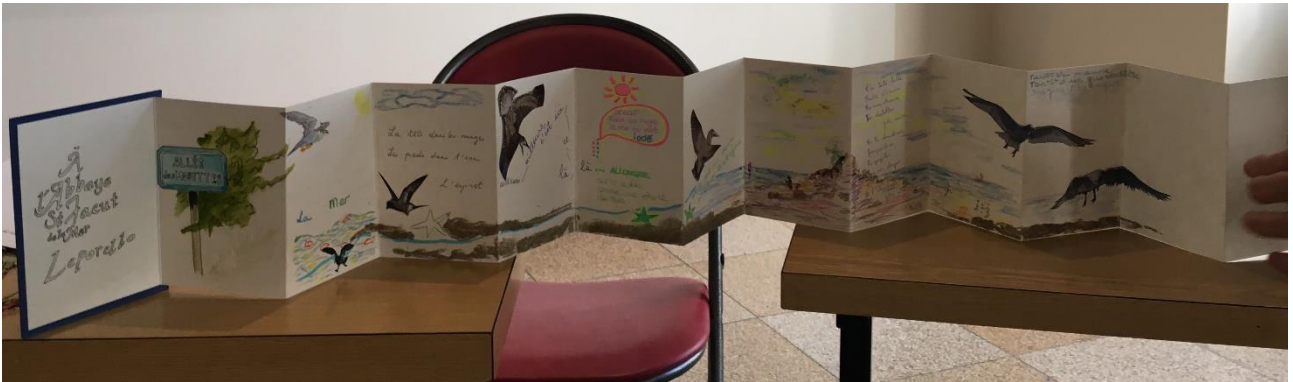


en balade à Saint Jacut de la mer.



Compostelle 2000

Introduction de Danièle



Du 10 au 14 septembre 2020, l'atelier d'écriture de Compostelle 2000 a changé d'horizon.

Un groupe de 15 personnes est parti 4 jours à l'abbaye Saint Jacut de la mer, proche de saint Malo.

Une grande salle de réunion a été mise à disposition par l'Abbaye, en respectant les consignes sanitaires en vigueur.

Écrire, marcher sur le GR 34 ou vers l'île des Ebihens, se baigner dans les vagues bretonnes, dessiner, écrire encore, voilà de quoi étaient faites ces journées ensoleillées.

Les thèmes proposés ont fait jaillir des textes poétiques, rageurs, mélancoliques, humoristiques ou un brin érotiques. Le plaisir d'écrire était bien là.



Danièle T.

LETTRE A LA MER

Lettre à la Mer

Chère Amie,

Je tiens tout d'abord à te dire combien je suis ravie de ces retrouvailles. Les nouvelles technologies ont ça de bon qu'elles permettent aux timides d'exprimer plus aisément leurs sentiments. Je fais partie de ceux-là.

Bien que nous nous soyons perdus de vue ces dernières années, je garde le souvenir ému de tous les précieux moments partagés avec toi. Depuis mon enfance de petit parisien qui venait aux vacances de Pâques et d'été avec son grand-père adoré, aux séjours, certes plus éparées, d'homme adulte pour faire du tourisme entre amis, mais aussi pour des pauses revitalisantes en solo, comme aujourd'hui.

Tu as toujours été, et tu seras toujours, à la fois une destination de plaisirs et de bonheurs mais aussi un refuge bienveillant, réconfortant et vivifiant dans les moments plus sombres favorisant la prise de décisions importantes. Tu rythme ma vie depuis plus de 45 ans : quelle belle aventure, la plupart des couples en rêvent !

Ces retrouvailles seront partagées d'abord à Saint Malo, intra-muros, que je redécouvre, puis à Saint Jacut de la Mer, cette fois pour une première visite. Ce lieu m'a été vanté pour ses sentiers côtiers et son abbaye. Il ne m'en a pas fallu plus pour répondre présent à l'invitation. Au programme de cette deuxième partie de séjour, il y a notamment une marche matinale, à marée basse, pour rejoindre l'île des Ebihens : sensation Robinson Crusoé garantie.

Tu sais, Très Chère Amie, nous faisons des envieux. Didier et Paul, des compagnons de route de longue date, m'ont demandé de leur envoyer des photos de toi.

Voilà la toute première. Une photo prise lors d'une promenade sur les remparts de Saint Malo.

Tu es très belle, comme dans mes souvenirs.

C'est digne d'une carte postale tu ne trouves pas ?

J'espère que ce portrait te plaira.

D'autres photos sont à venir. Une seule obligation : aiguïser les sens et entretenir son âme de croqueur d'ambiances. Une fois encore, vive l'apport de la technologie qui permet de saisir les instantanés de l'ici et du maintenant.

A très vite,

Je t'embrasse tendrement.

Martin

Isabelle M



Comment j'aime la mer

J'aime la mer de Charles Trenet, la mer de mon enfance

« La mer qu'on voit danser

La mer les a bercés....

La mer a bercé mon cœur pour la vie »

J'aime aussi la mer de François Deguelt, la mer de ma jeunesse

« Il y a le ciel, le soleil et la mer ...

Allongés sur la plage, les cheveux dans les yeux, on est bien tous les deux...

C'est l'été ... les vacances »

J'ai aussi aimé la mer de Pierre Loti et autres écrivains : une mer déchainée, dévastatrice qui laissait nombres de veuves, d'orphelins et de promesses sur les quais.

Des hommes, jeunes et vieux qui partaient si loin, vers l'Islande pêcher la morue.

J'aime beaucoup la mer de Turner avec ses jaunes, ses bleus jusqu'au noir profond en passant par un blanc pâle.

Mais je n'aime plus la mer qui chaque jour ou presque engloutit toutes ces embarcations de fortune et rejette les corps abîmés sur ses plages de sable blanc.

Catherine Cellier

J'écris à la mer

Je crie à la mer

Je crie la mère

Je crie l'amer

Chantal C

La mer

Entre ciel et terre tu t'agites contre les côtes naturelles ou bétonnées par l'homme. Toi qui fais la joie des petits et des grands lorsqu'ils viennent vers toi.

Tu me quittes, mais tu me reviens toujours. Tu changes de couleur selon le lieu où tu te trouves sur cette planète.

Pour James Joyce auteur de "Ulysse" ta couleur s'apparente au vert morve, pour le poète Lord Byron tu es plutôt un bon vieux bleu foncé, et pour Homère quant à lui tu es comparée à un "Vin noir". Tu as aussi la couleur bleu glace quand tu te trouves du côté des Pôles, tu peux être aussi bleu Caraïbe, vert émeraude...

Jacques Lemaire

Ode à la mer

« La mer qu'on voit danser le long des golfs clairs... »

Un air connu mais qui me paraît banal pour cette immensité bleu, verte, grise aux reflets changeants et aux vagues puissantes.

Quand je ferme les yeux, je l'imagine, j'entends son ressac. Je suis fascinée éblouie par les reflets du soleil sur l'eau.

Se baigner dans la mer, quel plaisir, nue pour un bain de minuit par une chaude nuit calabraise au clair de lune, ou saisie et revivifiée à la fois, au printemps en Bretagne et en maillot de bain.

La mer, je t'aime telle que tu habites l'Océan Atlantique avec des vagues pas trop fortes pour se baigner sans frayeur mais avec des marées hautes ou basses. Basse, pour marcher des heures sur le sable humide, dur sous nos pieds parfois, plus humide à d'autres endroits, en découvrant de petits tortillons signe de vie de coquillages enfouis, ou de petits crabes se faufilant sous les rochers.

A marée montante, de petites mares, des étendues d'eau se forment, eau chaude pour accueillir quelques brasses bienfaitrices. Un goût d'eau salée dans la bouche après une brasse coulée plus franche qu'une autre.

Ce sont toutes ces sensations de plénitude, d'infinie liberté, de quasi envoûtement quand après avoir marché pendant une à deux heures sur le sable humide, j'éprouve chaque fois sans me lasser.

Ce plaisir infini et toujours renouvelé, toi seule, oh mer, tu en as le secret.

Bénédicte, dans le train Paris-Saint Malo, en route pour St Jacut de la Mer

Jolie mer ...

Oyez, oyez, bonnes gens et jolies
jeunes filles
Ouvrez bien grand vos écoutilles
Ça va partir comme des pétards
Va y avoir un lâché de canards.
Si je vous dis « Jolie Môme »
Ça vous titille les chromosomes

Oui c'est ça ! Une chanson de Léo Ferré
Je vous en chante le premier couplet
« T'es toute nue
Sous ton pull
Y a la rue
Qu'est maboule
Jolie Môme... »

En voilà maintenant une autre tout aussi mignonne,
Composée et interprétée par Bryan de La Rillie en personne.



Jolie mer...

« T'es toute belle
Robe d'écume
Tu nous allumes
En dentelles
Jolie mer...

Tu ondules
Sous tes vagues
Du phare d'Eckmühl
Au cap de la Hague
Jolie mer...

Tu émoustilles
Nos papilles
Avec tes coquilles
Coquine de fille
Jolie mer...

Tu te dandines
Gourgandine
Tu gigotes
Sur nos plages

Tu clapotes
À l'abordage
Jolie mer...

Tu éclabousses
De beauté
Les petits mousses
Au cœur léger
Jolie mer...



T'es qu'une chipie hargneuse
Telle une mouette rieuse
À mordre nos côtes
À marée haute
Jolie mer...

Tu te retires
On ne sait où
On admire
Tes dessous
Jolie mer...

T'es toute belle
Robe d'écume
Tu nous allumes
En dentelles
Jolie mer... »

Bryan

Mon Amour,

Privée de toi par ce virus en folie. Mon Dieu qu'il est long ce temps sans te voir, sans t'entendre, sans t'étreindre !

J'ai le mal de toi, oui j'ai le mal de toi, même si pendant ces longues semaines de confinement nous ne manquions pas nos petits rendez-vous secrets.

Chaque soir à la nuit tombante je fermais les yeux et tu surgissais dans mes pensées. Tantôt tranquille, souriant, image apaisante qui me permettait de lâcher prise et de retrouver un peu de sérénité. Tantôt fougueux, déchaîné, furieux, tu grondais, tu rugissais, tu m'éclaboussais d'écume et tu me soufflais en rafales l'énergie nécessaire pour affronter la réalité si anxiogène.

Mais cela ne me suffit plus. J'ai soif de ton odeur, de la caresse de tes embruns. J'ai faim de me retrouver corps à corps avec toi.

Aussi c'est décidé, j'arrive demain. La valise à peine posée, j'accourrai à ta rencontre sans masque, ni visière, me jetterai dans tes bras et nos ébats passionnés renaîtront.

A demain, très cher Océan, contre vents et marées.

Anne-Marie

Salut ma vieille,

C'est vrai, il y a longtemps que tu n'as pas eu de mes nouvelles ! Que veux-tu, je garde encore, après tout ce temps passé, une dent contre toi. Tu ne vois pas de quoi je veux parler ? C'était il y a longtemps, près de porto au Portugal : moi, confiante, je me suis laissé glisser dans tes eaux argentées. C'était bon, un peu froid, mais tellement vivifiant. Malgré tes crêtes d'écumes blanches qui m'impressionnaient un peu, j'ai continué à avancer à travers tes vagues, heureuse et comblée à l'ouïr ton doux tumulte scandant ton va et vient incessant. Je n'étais bonne nageuse je le savais mais j'étais confiante : tu aurais pu me comprendre et accepter ma brasse laborieuse et appliquée, jusque-là nos relations s'étaient déroulées honorablement.

Et ce jour-là, pourquoi tout à coup, alors que j'étais loin de la plage, pourquoi avoir intensifié ce rouleau d'eau et de grève, pourquoi m'avoir entraînée encore plus loin, me laissant me débattre et avaler cette eau saumâtre devenue furieuse autour de moi ?

J'ai vu la plage au loin, trop loin. Mes pieds ne trouvaient plus de sol ferme qui m'aurait permis un provisoire repos. Tout bougeait, je m'enfonçais, j'allais disparaître dans tes entrailles affamées lorsqu'une main, tout à coup, saisit mon bras et me ramena, moitié évanouie vers le sol dur de la plage.

Depuis, que veux-tu, je t'en veux et ne peux plus te faire confiance. Pourtant il y a bien des jours où tu es sage comme une image du côté de la presqu'île de Giens. Là, j'essaye de revenir vers toi mais c'est dur !

J'ai bien envie de paraphraser Jean Ferrat lorsqu'il écrit : « Nul ne guérit de son enfance... » et dire « nul ne guérit de ses souffrances ».

T'écrire mes ressentiments m'a fait du bien ; tu as remarqué que je reviens plus souvent vers toi... enfin quand tu es calme et sage. Ne m'en veux pas, mais les grosses vagues, les rouleaux et les baïnes, très peu pour moi.

A bientôt belle bleue ! Sans rancune.

Marilou



Une lettre à la mer

Je t'écris car ça fait longtemps que je n'ai pas de tes nouvelles !

« Coucou, me revoilà ! Je te fais des signes mais tu ne me vois pas, tout au moins pas encore.

Tu t'es retirée si loin, dans la baie que rien ne peut t'atteindre. Fais-tu la tête ? Veux-tu ne voir personne ?

Pourtant je t'aperçois, à l'entrée de la presqu'île, tes verts tendres, ton odeur de varechs, tes couleurs uniques qui n'appartiennent qu'à ton univers me réjouissent déjà.

Trois mois déjà se sont écoulés sans pouvoir te tendre les bras, mais ça y est je suis là et je vais pouvoir t'écouter lorsque tu vas me bercer.

Maintenant je marche sur le sable blond, si doux, la plage du Porigo, orientée Est/Ouest à Quiberon m'accueille, elle invite à la paresse.

Quoi te dire encore ? tu préfères les étreintes à la parole...

J'entre entre tes vagues, la fraîcheur me surprend mais très vite je m'allonge et tu m'enlances. Quelle joie de me sentir porter par tes caresses.

Cette année ton rivage est encore plus clair, des petits cailloux roulent au rythme de tes battements, juste un clapot idéal pour nager longtemps.

Et oui, chère Mer, tu me portes et mon crawl me semble plus facile que l'an dernier. Battements des jambes, tête en toi, je tends les bras l'un après l'autre.

Je souffle dans ton écume et hop je tourne la tête pour reprendre ma respiration ».

Et oui chère Mer, tu me manques, ton étreinte m'apaise, et pourtant je me sens libre avec toi. Je peux tout faire avec mon corps en toi.

Je nage au bout du monde et toi seule m'écoute. Quel bonheur dans un mois, je serai dans tes vagues.

Anne B.

L'Abbaye de Saint Jacut raconte ...

Récit autobiographique



Tiens, voilà de nouveaux arrivants. Les estivants sont partis depuis quelques semaines. Qui peut bien à présent avoir l'idée de venir jusqu'ici ?

Plus de doutes : ma renommée est palpable et réelle pour qu'en ce début d'arrière-saison, certes à l'ambiance encore très estivale, des visiteurs aient l'envie de venir jusqu'à moi. Ici, pas de célébrités en villégiature ni de personnalité dont l'on vient visiter la tombe.

Monsieur CHATEAUBRIAND, c'est plus loin, face à la cité malouine.

Vraiment, quelle surprise ! Encore un flot de voyageurs. Ils déposent leurs valises dans mes chambres, pour quelques jours ou quelques semaines, loin du brouhaha, des tracasseries du quotidien, des rythmes trépidants et incessants des villes.

Parmi eux, je les reconnais, il y a des habitués. Mais il y a aussi de petits nouveaux qui n'ont pas la mémoire des lieux. Il est vrai que mon image a bien changé. Elle s'est dépoussiérée. Je me dresse fièrement aux abords du village, face à la mer, au bord du sentier côtier « les pieds dans l'eau » comme ils disent dans les annonces immobilières. Je propose toutes les commodités modernes dans un cadre idyllique avec un petit supplément d'âme. En y réfléchissant bien, je suis « The place to be ».

Je me demande si c'est ça la célébrité ?

Resterai-je dans les mémoires ?

Et si oui, pourquoi ?

Isabelle M

Mère Saint FELIX

Un moteur de bateau qui ronronne dans la baie et me revoilà à l'abbaye de St Jacut. Je reconnais la femme chargée de l'accueil. C'est celle qui joue de l'accordéon le vendredi à l'heure du thé.

Mais cette photo de femme, encadrée sur la commode, je ne l'avais jamais remarquée ! Je m'approche et je lis « Mère Saint Félix, fondatrice des sœurs de l'Immaculée Conception de Saint Meen leGrand »

C'est une femme imposante, au visage épais, presque masculin, laissant échapper un léger sourire au coin des lèvres. Sa chevelure est dissimulée sous une coiffe blanche. Pélagie Lebreton De Maisonneuve serait née en 1789 !

On peut donc penser que le 19^{ème} siècle fut propice à l'arrivée de religieux venus prêcher la foi sur ces côtes balayées par les vents. Les sœurs en particulier, dispensaient un enseignement aux pécheresses alentour et divulguaient le bien partout où elles passaient, sans bien sûr oublier leur présence auprès des malades et mourants car les bains de mer favorisaient, disait-on alors, convalescence et guérison. Quelques énigmes ne sont cependant pas résolues : que venaient faire St Felix et St Jacut dans cette histoire ? On s'y perd un peu.

Plusieurs papes auraient hérité de ce prénom : Félix. Ce n'est pas très convainquant ! Quant à St Jacut, son histoire serait plus plausible : Jacut de Landoac serait né au Pays de Galles au V^{ème} siècle et serait enterré à St Jacut. C'était un abbé catholique et orthodoxe !

Quelle histoire compliquée que celle de l'abbaye de St Jacut.

Catherine Cellier

La mémoire du lieu ...



Une ombre furtive tourne au bout du couloir. A peine le temps d'entrevoir un habit noir flottant sur un long corps d'apparence masculine et l'ombre a disparu. Est-ce un mirage ? Une hallucination ? L'Abbaye n'est-elle pas un couvent bénédictin de femmes ?

Mystère. Y a-t-il un secret ici ? Le « Nom de la rose » embrouille les esprits. N'est-ce pas simplement le fantôme de Saint Jacut qui veille sur la sérénité du lieu ?

Marilou

Je vois...

Dans les méandres de ma mémoire, je vois la bâtisse sévère de l'abbaye en L, toiture d'ardoises, pierres de meulière grises, trouées de nombreuses fenêtres fermées et puis des portes pas très hautes, elles aussi fermées. Ici le grand vent s'arrête, ici les courants d'air ne font pas voler les papiers, ici l'extérieur reste à l'extérieur.

Dehors une glycine vigoureuse court sur une façade près d'un rosier rouge agressif qui défend son territoire. J'ai encore l'odeur des petites roses, un parfum démodé de chez Houbigant entêtant, qui me rappelle ma mère. Dans la cour, deux gros troncs d'arbres scalpés à deux mètres du sol, deux molosses disparus pour je ne sais quelle raison qui essayent de cacher leurs moignons écorcés sous des lierres gourmands. Si je me faufile sous les allées ombragées, j'y trouve un jardin foutraque derrière un muret. Les salades montent, les feuilles d'oseilles foisonnent, le thym s'épanouit, le persil jaunit, les pissenlits fleurissent, les framboisiers se laissent enlacés par les volubilis, non ce n'est pas ça, les framboisiers croisent le fer avec des orties orgueilleuses tous poils dressés prêtes à vous cloquer la peau. Partout un fouillis végétal où le soir, après les vêpres, des sœurs viennent chaparder des cassis et des groseilles à maquereau puis, les papilles apaisées elles montent dans leur chambre ouvrent leur fenêtre et ferment leurs volets.

Véronique Clément



La mémoire du lieu : Abbaye

A l'extrémité d'une presqu'île, une demeure remplie d'histoire et d'humanité

Odeurs d'embruns iodés, jardin de curé, sentier côtier

L'Abbaye, lieu de refuge des marins échoués par jour de grande tempête

Un navire s'est fracassé sur le rocher, Joan et Marius se trouvèrent projetés sur la digue et trempés jusqu'aux os, ils se hissèrent hagards sur le petit sentier côtier qui les conduisit à l'Abbaye.

Une lumière dans ce vacarme assourdissant d'une mer en furie, ils se sentirent sauvés, miraculés.

Depuis ce temps, fut érigé un crucifix en fer blanc sur le lieu de leur sauvetage. Des chants marins retentissent tous les 15 du mois, des exvotos ont été apportés par les familles, magnifiques maquettes de navire en bois sculpté.

L'ordre de St Benoît intime à ses disciples : travail et prière. Les religieux qui s'installèrent dans l'Abbaye cultivèrent un jardin potager, un carré de plantes médicinales et s'attelèrent à l'éducation des orphelins de la marine, enfants dont les pères avaient été portés disparus en mer.

Certains soirs, on entend encore le vent souffler le nom de Joan et Marius comme pour attirer leurs descendants vers l'Abbaye, refuge des marins en perdition.

Bénédicte

Cet endroit-là

Voilà, j'y suis ! Depuis le temps que je m'étais promis d'y venir, je suis enfin à Saint-Jacut ! Je la vois cette place dont on m'a tant parlé, ces maisons, ces rues et ces plages qui n'en finissent plus... c'est bien comme on me l'avait décrit, du moins en termes de paysages. Hélas, c'est trop tard, j'ai trop longtemps hésité et il ne reste que mes souvenirs qui ne sont eux-mêmes que les souvenirs de ceux qui y ont vraiment vécu, de ceux qui m'ont raconté ce qui s'y est passé. Tous les protagonistes, tous les témoins du drame ont maintenant disparus et je suis là, à chercher des traces qui n'existent plus. D'ailleurs, ont-elles jamais existé ? Les gens à qui je parle ne se souviennent pas ou ne veulent pas se souvenir. C'est ma faute, j'ai trop attendu alors qu'il était si simple d'y aller plus tôt.

Pourquoi me suis-je laissé prendre par le quotidien, les responsabilités, les mauvais prétextes ? Maintenant, je suis la dernière qui pourrait témoigner, même indirectement, pour que l'histoire ne se perde pas. Oui, cette histoire, je pourrai l'écrire mais vais-je le faire ? Ou vais-je attendre qu'elle disparaisse de ma mémoire aussi ? Ainsi, elle passera dans l'oubli du temps et ce sera comme si rien n'avait jamais existé.

Aline

Mémoire du lieu

Nous irons cette année à Saint Jacut. De ce nom aussitôt remontent en moi de nombreux souvenirs.

Toute petite je suis allée en vacances avec mes frères, sœurs et ma mère à l'Abbaye. Me reviennent en tête les grandes tablées bruyantes des enfants agités avec leurs parents dépassés par l'agitation de leurs petits.

Derrière les murs de l'abbaye, la mer était toujours retirée au loin, difficile à atteindre avec toute cette vase. Il faisait souvent froid même si le soleil nous faisait des clins d'œil.

Et brusquement je me souviens du drôle de garçon qui essayait chaque matin de me rejoindre au bord de la plage. Il était avec son chien un border collie bien vif, et il me proposait d'aller à la pêche à pied.

Emportée par son sourire goguenard, sa toison hirsute, ses tâches de rousseur au bout de son nez, je finissais par le suivre. Il s'appelait Tugdual, je me rappelle.

Un nom que je n'avais jamais entendu. Tugdual donc m'apprenait à ramasser les coques juste quand la mer commence à remonter : « tu vois, ces 2 petits trous, et bien plonge les doigts dans le sable et à chaque fois tu trouveras un coquillage vivant. Très vite, mon seau se remplissait et je m'émerveillais de la vivacité de mon copain à ramasser des coques ou des palourdes.

Tugdual apportait aussi une petite salière, dès qu'un trou apparaissait dans le sable mouillé, il versait un peu de sel et hop un « couteau » ou « solen » sortait tout droit car le coquillage pensait que c'était la mer qui arrivait. Sur les rochers aussi nous grimpons et dans les petites mares, nous pêchions la crevette avec nos épuisettes.

Tugdual aimait me raconter des histoires de marins qui avaient confondus dans la brume les feux des pirates avec l'éclairage des phares le long des côtes. Alors leurs navires se fracassaient sur les rochers, dans les zones dangereuses et les pirates pouvaient recueillir les énormes cargaisons de cabillauds ou de sardines et parfois des trésors plus prestigieux, comme des pièces d'argent ou d'or.

Après toutes ces aventures, je rentrais à l'abbaye, rejoindre mes frères et sœurs autant chargée de coquillages que de troublants récits.

Anne B.

A la maison de retraite de La Roseraie

Chaque matin vers huit heures, chambre 408 :

Ah bonjour ma p'tite dame et sans attendre la réponse car elle est forcément banale ou mauvaise :

Comment elle va aujourd'hui, l'est pas encore levée, l'a pas pris son p'tit médicament ? Y faudrait qu'elle y pense... Allez on va l'aider à s'élever !

Du coup Madame Mouillebec se lève. C'est qu'il faut obéir aux ordres si on veut être bien vue dans cette maison.

Et c'est ainsi que tous ces mots de rien règlent la vie de tous les jours à la Roseraie.

Catherine Cellier

Nuances qualificatives

Pour signifier des appréciations personnelles positives sur telle ou telle chose, nous utilisons plusieurs qualificatifs comme bien, super, top, extra.

Une question me taraude, certainement à cause de mon éducation scientifique : comment les classer par ordre de valeur ? L'échelle semble fort difficile à étalonner.

Je me souviens quand j'étais encore adolescent, j'avais pris l'habitude, la fâcheuse habitude certainement, d'utiliser à tout bout de champ l'expression « vachement bien ». Jusqu'au jour où mon père me demanda : « Tu as l'intention de devenir garçon vacher peut-être... ». Heureusement, à la même époque la jeunesse se mit à ne jurer que par super, voire même hyper. La vague des soixante-huitards qui vivaient super-cool. Et mon père ne put que constater avec désarroi que tout était devenu super. Laissez-moi pour compter maintenant une anecdote pour essayer de saisir les différentes nuances entre ces termes.

L'autre jour, je reviens du marché et déclare fièrement à mon épouse :

« Chérie, je te rapporte deux super magrets et une boîte de petits pois. On va se faire un déjeuner extra.

- Extra oui, me répond-elle, enfin si tu as pris des petits pois extra-fins ».

Perdu ! Ils étaient simplement fins ce qui lui déplut fortement, je le sentis bien.

« J'espère au moins que tu as prévu un vin top, ajoute-t-elle ?

- Oui bien sûr, j'ai acheté un Bordeaux supérieur. S'il est supérieur, il doit être super, logique non ?

- Pas du tout, réplique-t-elle, les grands vins de Bordeaux sont catalogués Grand Cru ou Premier cru et tu me ramènes un vulgaire Bordeaux supérieur, bien loin d'être super ».

Patatras ! Mon déjeuner super top était en train de virer au flop !

Bon, revenons à l'élaboration de notre échelle de valeur. Il y a encore quelque chose qui complique la donne, c'est l'utilisation des mots composés. On entend souvent : c'est super, c'est super bien ou c'est super top, voire même extra top ou top de chez top. Demain je m'attends à entendre c'est extra super top. Ah, tiens ! Voilà peut-être définie la bonne supérieure de mon échelle, échelle qui commencera par « Bien », bien sûr, et finira par « Extra super top ».

Bryan

Un mot “Rien” en quelques expressions

Ne rien faire, ou alors de petits riens, rien du tout, mine de rien, moins que rien, l'air de rien, un rien, deux tu ne l'auras pas.

Bien sûr : “Non rien de rien, non je ne regrette rien ».

Pour un rien : « merci de rien ».

« Tout va bien ? »

« Pourquoi bien ? tant pis cela n'est rien »

Un rien l'habille, cela ne coûte rien.

Un petit rien qui ne coûte rien et qui fait du bien.

Ne rien faire quand tous les autres travaillent à l'atelier d'écriture, mais je travaille en même temps mine de rien ! Plus rien.

Jacques Lemaire

Déclinaison du mot DONC : à la façon de Cyrano de Bergerac



- Impératif : donc, vous me copierez 100 fois la phrase ...
- Interrogatif : donc, vous disiez ?
- Admiratif : donc, vous êtes célèbre maintenant ?
- Dubitatif : donc... que peut-on en conclure ?

- Précieux : or donc cher ami ...
- Défaitiste : donc, c'est naze !
- Volontaire : donc on y va !
- Autoritaire : ici, donc, c'est moi qui commande.
- Insinuant : donc il paraît que ...
- Insistant : donc je me répète...
- Doutant : donc vous croyez que c'est bon ce que je viens de faire...

Marie Lou

Et Alors

ET ALORS... trois points de suspension et on vous laisse dans l'expectative, à vous de jouer...

ET ALORS ? un point d'interrogation et on vous laisse aussi dans l'expectative, vous jouez, vous ne jouez pas ?

ET ALORS sans ponctuation et on vous laisse encore dans l'expectative, vous vous interrogez, et alors rien. Vous me faites suer avec vos questionnements.

Véronique Clément

Évidemment

Évidemment cela devait arriver

Évidemment il est bête comme ses pieds

Évidemment c'est cousu de fil blanc, le plus rusé allait gagner

Évidemment c'est lui l'aîné, je l'aurais parié

Évidemment, il s'est bien gardé de dire la vérité, cela l'aurait bien trop engagé, pleutre comme il est, pleutre il restera

Évidemment, il est arrivé en retard, alors que je lui avais rappelé la veille, l'heure de notre rendez-vous

Évidemment, il a perpétré la tradition, boulanger de père en fils, mais la ficelle du fils n'arrive pas à la cheville de la miche du père

Évidemment, évidemment, tu ne serres à rien parce que l'on sait d'avance quelle est l'issue de ton propos.

Évidemment, quelle surenchère, tu es bien présomptueux à t'afficher ainsi en début de phrase pour que l'on t'entende haut et fort sans ajouter une dose de subtilité aux propos qui suivent et qui eux se dévoilent dans toute leur intimité et leur intelligibilité. Pff, évidemment, tu n'es qu'un prétentieux, tu ne m'y reprendras plus.

Bénédicte

Effectivement

« Effectivement », ce mot se met à toutes les sauces mais surtout il s'incorpore parfaitement dans les dialogues.

Savez-vous que pour donner du goût à une conversation il faut y mettre quelques ingrédients qui vont donner une certaine saveur sans altérer les propos du locuteur. En effet l'art culinaire ou plutôt l'art de la conversation c'est de faire croire à l'autre bavard que nous sommes de son avis. Pour que la sauce continue tout doucement à cuire, il faut y ajouter quelques petits mots.

Quand nous y jetons « effectivement », la personne qui nous parle est satisfaite. Elle est persuadée de nous avoir convaincue. Reprenons notre recette et continuons : « effectivement, je vous comprends » ce qui ne veut pas dire que nous lui donnons raison.

« Effectivement j'entends ce que vous voulez dire » « Effectivement votre avis est intéressant » « effectivement, effectivement » Je l'entends sans fin entre un frère et une sœur qui se téléphonent... » Ce mot ou plutôt cette épice positive la discussion, comme assurément, de fait, vraiment, en effet...

Pourquoi certains l'ajoutent à toutes les sauces ? Ont-ils crainte que le plat préparé si amoureusement perde du goût et s'altère ?

Ne peuvent-ils, pour une fois, avancer dans la conversation et y ajouter une nouvelle saveur que l'autre découvrira, stupéfait. Même si le dialogue prend un certain tournant, il est intéressant d'ouvrir la discussion et permettre un véritable débat.

Ainsi « effectivement » n'aura plus sa place, ni son sens.

Anne B.

Le pied



Le pied, habituellement décrit comme l'extrémité de la jambe en anatomie est aussi un animal souvent indépendant de notre volonté et qui se déplace en général par paire.

Si on veut qu'ils nous emmènent loin, il faut en prendre soin et les équiper correctement avec ce qu'on appelle des chaussures de randonnée. Cela n'empêche pas qu'il faut aussi penser à leur faire prendre l'air régulièrement, les laver, les poncer, voire les emmener chez des spécialistes appelés pédicures.

Et malgré tous ces bons soins apportés, il leur arrive de nous trahir quand même, sans aucune reconnaissance, par exemple en se tordant, provoquant ainsi une suite d'embêtements à gérer pour revenir à une situation normale après une période qui peut malheureusement être assez longue. Mais malgré tout, on les aime car quand tout va bien, c'est le pied.

Ah, il y a aussi l'expression « prendre son pied » ; ce qui ne veut pas dire qu'il faut prendre son appendice entre ses mains. Non, tout le monde sait que cela ne procure aucun plaisir, sauf peut-être aux bébés, mais pas aux grandes personnes. Cette expression viendrait de l'ancienne mesure de distance. Elle correspondait à la part de butin que les corsaires ou pirates avait gagnée lors de leur pillage. Arrivés au port, chacun prenait sa part, c'est-à-dire son pied de butin entassé dans la cale du bateau. Curieux que l'origine de cette expression très vénale corresponde aujourd'hui à une satisfaction plus spirituelle.

Aline

SOUVENIR D'UN LIEU OU D'UNE MAISON

Maison d'enfance



Je me souviens de cette maison d'enfance. Elle était toute en longueur, toute simple mais caractérisée par un toit de chaume. Ce toit de chaume à la normande était assez surprenant dans ce pays chaud où les toits étaient des terrasses. Cette « noella » comme on l'appelait, était là, plantée, sur une butte, bien ancrée dans ce paysage désertique à cette époque, au bord de la mer. On entendait les vagues rouler et les mouettes piailler, ce qui offrait un petit concert vivifiant.

Cette chaumière logeait notre nombreuse famille durant les mois chauds de l'été. Mes parents avaient fait pousser toutes sortes de plantes exotiques qui correspondaient au climat, comme des acacias, clématites, agaves, anthémis, echeveria, eryops, gazanias, lauriers roses, pélargonium, cistedasyllirion, fenouils, succulents, bambous, yucca, palmiers, etc... J'adorais me promener dans cette mini jungle odorante et colorée, voir ces longues feuilles découpées ou pointues s'élever, certaines avec des petits piquants, d'autres qui se laissaient caresser. Une petite forêt d'eucalyptus avait été aussi plantée et j'aimais sentir cette odeur spéciale, un peu forte et acre. Deux anciens canons à l'entrée du jardin, rouillés à souhait, abandonnés par les portugais dans l'ancien temps, défendaient symboliquement notre demeure. Parfois, sur la terrasse, on pouvait surprendre quelques scorpions endormis ou des petites vipères se faufilant sur ces pierres brûlantes. Sous le soleil écrasant de l'après-midi et le ciel d'un bleu insolent, nos parents nous obligeaient à faire une sieste. Nous, les enfants, nous nous nous enfuyions vers la mer qui nous attendait les bras ouverts. Plouf, plouf et plouf avec nos cris d'enfants indisciplinés et joyeux.

Brigitte RdM

La Ferme de la tante Angeline



C'est une bien vieille ferme, au bout d'un chemin cahoteux.

A droite, en arrivant, il y a l'étable avec sa dizaine de vaches, la porcherie avec sa douzaine de porcs et l'écurie avec ses deux chevaux de trait. Le tas de fumier trône au beau milieu. Poules, poulets, canards et autres volatiles semblent y trouver leur pitance quotidienne.

Au centre, il y a la grange avec ses grandes portes en bois, fermées à clé. C'est qu'elle y enferme des trésors, cette grange. Tout d'abord une énorme Peugeot 301 noire avec deux strapontins à l'arrière pour les enfants et puis la cave remplie de fûts de vin et de bouteilles poussiéreuses.

A gauche c'est une maison d'habitation décrépie, aux volets usés par le temps. Une vieille échelle en bois permet d'accéder au grenier et d'y entasser la paille et le foin pour l'hiver.

La porte d'entrée de la maison, à deux battants, reste ouverte, été comme hiver car la tante Angéline à fort à faire, dehors comme dedans. Elle ne compte pas ses allées et venues.

La cuisine est vaste et sombre. Elle est animée par un feu qui se meurt dans l'âtre, toute l'année. La grande table ne semble jamais desservie : bouteille de vin rouge pour les gars, pots de lait ou de crème, cageots de fruits, paniers de légumes, de champignons ainsi que des œufs retrouvés dans des lieux improbables attendent leur tour. La casserole remplie de café et de chicorée tiédit sur le coin gauche de la cuisinière et il appartient à chacun d'y remplir sa tasse calottée. Ça évite la vaisselle dit-elle !

Nous les enfants, nous aimions prendre le vélo et venir passer la journée chez la tante Angéline. C'était un plaisir d'aller et venir d'un endroit à l'autre, de manger des pommes de terre qui cuisaient dans le chaudron du fournil pour les cochons. Ça sentait si bon !

Et la cuisine alors ! Quel bonheur de nous cacher derrière le rideau qui abritait le lit de la tante.

Nous avions cependant deux interdits : la grange et ses trésors ainsi que l'étang en bas du pré aux vaches.

L'hiver était réservé aux interminables veillées où les hommes abattaient les cartes à grand bruit pendant que les femmes préparaient crêpes et bugnes. Nous nous assoupissions alors heureux dans le grand lit de la tante, derrière le rideau, bénis par la croix de Jésus juste au-dessus du lit !

Catherine Cellier

Le Chalet de Mégevette



Pour certains, il y a une cabine de plage avec : les seaux, les pelles, les épuisettes, les transats, etc... et tous les engins gonflables dont les fameuses bouées et matelas qui nous époumonent inlassablement. Un joyeux bric à brac synonyme des plaisirs du bord de mer pour des générations de petits et de grands. Un lieu auréolé de souvenirs heureux, de réunions familiales et amicales au coucher du soleil.

Pour d'autres, il y a un abri de jardin qui recèle milles et uns trucs et machins nécessaires, indispensables ou pas, à la réussite des précieuses cultures du potager et aux somptueux massifs de fleurs. Un univers mystérieux propice à la découverte et aux aventures, une caverne d'Ali Baba où nous n'avons pas le droit d'aller seuls : attention interdiction d'entrer, domaine réservé aux adultes !

Pour moi, il y a un chalet au cœur de la vallée du Risse, à 900 mètres d'altitude, au pied de la Pointe de Miribel. Mais ça c'est ce qu'en dirait Google Earth ou Wikipédia. Pour moi, c'est le lieu du lâcher prise, des plaisirs simples, de mes ruches dont je prends grand soin, des abeilles et de la récolte du miel. Il y a aussi la taille des haies, l'entretien de la pelouse et du grand sapin dont tu aimes à ramasser les pommes de pin.

Les saisons rythment les plaisirs. L'hiver, il y a les soirées au coin du feu qui crépite dans l'âtre de la cheminée, alors que nous sommes enlacés dans un plaid sur le canapé. L'été, c'est la sieste dans le grand lit de la chambre, dans la sous pente du toit. Des heures heureuses et silencieuses où nous nous assoupissons dans les bras

l'un de l'autre. Je garde à jamais ces souvenirs précieux et émus de ces moments et de ce lieu.

Le chalet de Mégevette, c'est l'endroit où je peux dire « nous » en mettant à distance tout le reste.

Le chalet de Mégevette, c'est un lieu géographique mais c'est avant tout des sensations à jamais gravées.

Le chalet de Mégevette ... mais chut, je n'en dis pas plus. J'y promène ma mémoire et je te dis à très vite là-haut.

Le Propriétaire

Isabelle M

Le rituel

Le rituel. Il fallait bien céder au rituel. Rendre visite à la marraine de mon épouse. Elle habitait une longère surélevée d'un étage qui apparemment n'était pas de la même veine de construction car doté de trois grandes fenêtres joliment encadrées par des pierres de taille au motif géométrique finement ciselé. Pour y accéder il fallait déjà traverser la cour, une cour de ferme désaffectée où se trouvaient empilés des tas de bois autour desquels quelques volailles picoraient de droite et de gauche. La marraine nous accueillait toujours très gentiment et nous faisait asseoir dans la première pièce, un séjour où étaient disposés une table ronde centrale, un fauteuil où elle s'asseyait et deux chaises faisant face au fauteuil où nous prenions place. Tout de suite une odeur âcre de poussière nous serrait à la gorge, nous obligeant à respirer par dose minimale. On aurait aimé ouvrir les fenêtres, aérer en grand, mais cela était impossible. Par politesse tout d'abord, et surtout à cause de l'encombrement de la pièce. Des piles de cartons, de journaux, d'objets divers s'y entassaient. Impossible de faire le tour de la table ou de tenter d'atteindre une fenêtre. Il fallait donc faire avec cet air vicié, ce remugle âpre, en apnée pendant une petite demi-heure qui nous semblait durer une éternité. Que pouvait donc bien receler cette immense demeure où elle vivait seule depuis le décès de son frère en 57, suivi de celui de sa mère quelques années plus tard ?

Bryan

Dans le Paris des années 50



C'était dans le Paris noir d'après la 2nde guerre mondiale et avant qu'André Malraux n'empoigne brosse et lessive pour redonner aux immeubles leur blancheur.

Rappelez-vous du film « les 400 coups » de François Truffaut tourné dans ce Paris-là, la ville lumière ressemblait alors d'avantage à une ville minière.

Le vaste appartement Haussmannien hésitait encore entre le charme du XIX^{ème} et le modernisme de cette première moitié du XX^{ème} siècle. A la fois désuet et relativement confortable. Mes grands-parents l'occupaient depuis les années 20.

Situé au pied de la butte Montmartre, entre la place Pigalle et la place Blanche, c'était un quartier où se mêlaient paisiblement les bourgeois respectables, les artistes bohèmes et les prostituées.

On accédait à l'immeuble par un passage qui reliait le boulevard et la rue Duperré.

A l'époque, on était encore prié de s'annoncer à la concierge avant de gravir les marches de l'escalier.

Arrivé sur le palier, il fallait choisir entre la grande et la petite porte. On aurait pu penser qu'il s'agissait de la porte de prestige doublée de celle de service. ... non, les deux menaient dans les pièces de réception. Mystère...

Dans l'entrée, sur un guéridon orné de l'obligatoire napperon au crochet, trônait le téléphone, encore rare à l'époque.

C'était un magnifique objet dont le combiné noir reposait sur une haute colonne de bakélite, avec un écouteur rond accroché à l'arrière et un cadran « digital » puisqu'il était percé de 10 petits trous pour mettre le doigt. Comme tous les numéros de téléphone à Paris et sa banlieue, Il répondait à un code secret : TRInité 20 72 que seule la famille et le bottin connaissaient.

Ces numéros en disaient long sur la fortune de leur propriétaire : vous imaginez bien que le Monsieur JASmin du 16^{ième}, ou la Madame ETOile du 8^{ème} n'avaient rien à voir avec le sieur ROQuette du 20^{ème} ou le BOTzaris du 19^{ème}.

Le téléphone côtoyait l'immense porte-manteaux Art déco, tout en miroirs et fer forgé. Parapluies, chapeaux, pardessus et manteaux, tout y avait sa place, marquée d'un crochet, d'une étagère ou d'une patère. Les gants avaient même leur petit tiroir à eux. Impossible de les perdre !

Dans le salon, dans la cheminée condamnée, une superbe Salamandre de fonte émaillée couleur gris-vert chauffait au charbon et bien modestement la pièce jusqu'à 16°C. maximum.

A côté, le seau à charbon rappelait aux enfants qu'il fallait aller chercher boulets et anthracite dans les entrailles de l'immeuble, en bravant l'obscurité de caves terrifiantes.

Rideaux et double-rideaux de cretonne à fleurs encadraient les larges fenêtres donnant une vue dégagée sur le boulevard de Clichy et ses charmantes dames, permettant aux enfants d'étudier attentivement en quoi consistait un certain aspect de la vie parisienne.

Le cabinet de toilette, sorte de grand placard sans eau courante offrait à ma grand-mère outre le confort d'une cuvette accompagnée de son broc en faïence, celui ineffable du bidet à roulettes et couvercle, que l'on glissait derrière un rideau.

Mais le clou de l'appartement, c'était la cuisine salle-de-bains. On avait en effet réussi à glisser dans le couloir-cuisine une immense baignoire en fonte luxueusement posée sur ses pieds de lion. Elle proposait de vrais bains profonds avec une quantité d'eau incommensurable qu'on ne peut plus imaginer aujourd'hui.

Elle permettait en outre de se laver en toute tranquillité tout en surveillant les frites dans le plus simple appareil.

Vous me demanderez peut-être si les toilettes étaient aussi dans la cuisine. Et bien non. Il y avait une petite pièce « moderne » où les WC avaient été installés. La citerne touchait le plafond, la chaîne avec sa poignée de porcelaine pendouillait en-dessous, et le magnifique abattant en bois verni s'offrait avec bienveillance aux derrières des uns et des autres.

Enfin, dans le prolongement de la cuisine, s'ouvrait une porte donnant sur 3 demi-marches et sur un autre appartement, plus petit et sur cour, moins élégant que le premier, mais tout aussi tarabiscoté.

Pas de salle d'eau mais une minuscule cuisine avec eau courante dont l'évier servait à se laver les dents.

Malheureusement pas de toilettes de ce côté-là. (Devrais-je dire Vécés, WC, petit coin ou cabinets ?) S'il n'y avait pas eu celles de l'autre appartement, il eût fallu sortir pour atteindre le lieu d'aisance par une autre porte, un autre palier, un autre escalier... qui menait aussi au passage.

Martine

La maison de l'abbé Pierre. Chapitre II



Dans la fin des années 50 et 60, nous vivions avec mes parents et ma sœur, plus jeune d'un an et demi, dans une maison préfabriquée, dite "Baraque de l'abbé Pierre" dans les hauteurs de Suresnes, (Ville où je suis né, mais cela fera peut-être l'objet d'écriture d'un autre chapitre.) au-dessus des vignes de la commune, impasse du Pas Saint Maurice.

Sur cette zone il y avait trois maisons pour quatre familles. Donc comme dit plus haut, en préfabriqué, construites par les pères de familles eux-mêmes avec des membres de l'association.

Deux familles avec deux enfants occupaient chacune une maison et deux autres familles avec un enfant la troisième maison, séparée en son milieu, avec une entrée de chaque côté des grandes façades. Donc notre baraque construite en longueur avec les grandes façades exposées nord-sud se situait entre les deux autres, sur un terrain en pente. Ce qui donnait une cave où l'on tenait debout dans la zone de l'entrée située vers l'est et plus on allait vers le fond, plus celle-ci se rétrécissait, cette cave faisait toute la longueur de la maison.

C'était justement dans cette partie rétrécie et sombre que se sont retrouvées quelques-unes de mes billes tombées par des fentes du plancher. Je devais, si je voulais les récupérer, y aller en rampant dans la terre qui recouvrait le sol de cette cave.

On entrait dans cette maison, côté sud par un escalier de 5-6 marches qui se trouvaient en partie dans une véranda. Une fois à l'intérieur nous étions dans une grande pièce, salle de séjour et sur la droite un coin cuisine. La chambre des enfants, donc ma frangine et moi, se trouvait plus loin à droite, avec une fenêtre au sud de la pièce. La chambre des parents sur la gauche, fenêtre idem que celle des enfants. Pour

se rendre à la salle de bain et aux WC qui étaient au fond vers l'ouest, nous devions passer par la chambre des parents. C'était parfois délicat, surtout la nuit il ne fallait pas faire de bruit et allumer la lumière. Je ne vous fais pas un dessin.

Dehors, plus bas nous avons un garage pour la voiture du paternel, attenant à celui-ci un poulailler, avec poules, canards, un coq et des cages à lapins, et un grand jardin où poussaient : pommes de terre, topinambours, poireaux, salade, radis et autres légumes, mais également une partie réservée aux fruits dont cassis, groseilles, groseilles à maquereau et fraises entre autres.

Pour en revenir à la maison, elle était chauffée par un poêle à charbon, qui se trouvait dans la salle commune pas loin de la chambre des enfants. Après une deuxième asphyxie de ma sœur et moi, le tuyau d'évacuation des fumées s'étant désolidarisé du poêle, notre père se décida à descendre à la mairie pour faire une demande de logement HLM. Un F3 nous fut attribué en 1966.

Jacques Lemaire

Souvenir d'un lieu



C'est une grande maison aux larges baies donnant sur un jardin ébouriffé où des arbustes poussent et se fraient une place sous les grands arbres qui délimitent l'espace. IL n'y a pas de clôture pour protéger la grande maison, seulement une pelouse assez régulièrement tondue qui côtoie un champ de céréales sur les côtés et le petit chemin de terre devant.

La maison est grande on le constate immédiatement en comptant les fenêtres en forme de chien-assis : elles sont cinq à poser fièrement au milieu des tuiles romanes du toit, cinq à éclairer chacune une chambre. Ces chambres à l'étage, dites « d'amis » ont toutes un nom. La chambre bleue à la porte ornée d'un bouquet de bleuets champêtres peints est la plus belle ; c'est celle que l'on donne aux invités que l'on veut honorer. La chambre verte et la chambre jaune sont plus petites mais non moins coquettes ; sur la porte, un majestueux cèdre du Liban pour l'une, un bouquet de tournesols pour l'autre. Elles offrent une ambiance intime et reposante

aux hôtes de passage. Deux autres pièces plus grandes mais plus simplement décorées sont appelées « les dortoirs » ; elles communiquent entre elles et sont pourvues de lits superposés où il est possible de faire dormir jusqu'à huit personnes. C'est ce dortoir qui est le plus occupé l'été lorsque débarquent les enfants et petits-enfants pour les vacances d'été à la campagne.

Au rez-de-chaussée une vaste pièce où trône une longue table dite « monastère » ressemble à la salle à manger de la salle Gaston Phébus du château de Foix, c'est d'ailleurs ce castrum ariégeois qui a inspiré la décoration de la pièce (la propriétaire du lieu était secrètement amoureuse du Lion des Pyrénées !).

Cette maison, les propriétaires la nomment « la maison de la tribu » et à l'ouïr cette dénomination, chacun y va de son souvenir à évoquer, qui des vacances caniculaires justifiant de l'installation d'une piscine, qui des cueillettes de champignons miraculeuses, qui de longues randonnées avec la rencontre de biches suivies de leur faon, image inoubliable pour les petits qu'ils étaient alors...

Des souvenirs, cette maison a permis d'en accumuler, jusqu'au dernier confinement qui en surprit certains sur place, les contraignant à deux mois de séjour pas vraiment programmé... Mais une fois encore s'est vérifié ce lien de tendresse et d'affection qui les réunit tous ici.

Marilou

La maison à Vanans

C'était la maison de Vanans, un petit hameau dans l'Ain, près de Thoissey sur Chalaronne. La maison des grands parents, du grand père surtout, Bon papa, Jean Marius Gatheron.

C'était une autre époque, une grande maison avec des chambres et des chambres que mon grand-père rajoutait, faisait réaménager au-dessus de la remise. « Cela va devenir une vraie caserne » disait ma mère.

A chaque 15 août c'était le rassemblement familial, mes oncles descendaient avec leurs voitures de sport (les Morgan, TR3, TR4), décapotables, pour mes tantes les cheveux au vent ou pris dans un foulard. Ces jolies voitures qui dévalaient les petites routes du Beaujolais. C'était comme si toute cette fratrie venait écouter la voix du « Pater », la voie de la raison sur l'orientation du monde. Particulièrement le 15 août 1968, tout le monde un peu bousculé, un peu perdu, il y avait ce sentiment-là, cette recherche-là. Et nous, ma propre famille, cinq enfants, les 2 parents et la 404 familiale, une autre composante mais beaucoup moins fascinante.

A Vanans, on y descendait chaque été avec mes parents, les trois enfants, les plus âgés dont moi l'aînée, on y séjournait même plus longtemps.

Pour Bon papa, notre grand père, il fallait pratiquer l'alternance des activités : travailler la terre ou travail manuel et l'esprit : s'instruire, lire... La civilisation des loisirs n'existait pas, pas de chaises longues, de barbecue au jardin, de grande pelouse où jouer. Toute la surface extérieure devait être occupée utilement : vergers, carré maraîcher et modeste jardin d'agrément où fleurissaient quelques rosiers odorants et dahlias colorés. Alors, en ces chauds mois d'Août, on devait ramasser les mirabelles les jours de beau temps, et trier les journaux, les articles qu'il découpait dans le Monde, les jours de pluie.

Dans cette belle et grande bâtisse, il y avait un endroit plus ancien on y descendait par des escaliers en pierre, il y régnait une grande fraîcheur. Des pavés rouge carmin vernissés au sol, de lourdes portes en bois arrondies par le haut qui fermaient avec un loquet dont on ne peut pas dire qu'il fut discret tant le fait de l'actionner s'entendait à distance et résonnait dans l'escalier de pierre. Dans cet endroit, autant que je me souviens, devait se tenir : le bureau du grand père et la ou les caves : cave à bois, cave à vins, cave à outils ou machines agricoles.

Nous les enfants, tout au moins les 3 filles, on dormait dans la même grande chambre au-dessus de la remise. Et le soir, nous avions une peur bleue des araignées, surtout mes 2 petites sœurs. Je me revoie descendre l'escalier en bois, sortir à l'extérieur, pour aller chercher les parents dans l'autre bâtiment et leur demander de l'aide : une tapette, une bombe insecticide contre les araignées.

Dans la petite cour en rentrant, il y avait un puits condamné mais qui m'intriguait toujours, comment vivait-on pendant la guerre quand il fallait tirer l'eau du puits, par tous les temps. Un abricotier surplombait le puits, il donnait des abricots, une année sur deux, pourquoi ? Mystère de la nature, personne ne le savait.

Il y avait aussi près du grand portail d'entrée en bois, un petit banc de pierre. Le banc des confidences, là où je m'asseyais avec ma grand-mère, Maman Laure, Bonne maman Laure au sourire si doux, aux clairs yeux bleus. Elle me racontait des anecdotes de sa vie, notamment elle me confia un jour, tu sais : « quand Bon Papa est revenu de la guerre », la grande guerre celle de 14-18, il avait d'ailleurs fait les deux, « je ne l'ai plus reconnu, ce n'était plus le même homme, il s'était beaucoup endurci ». Et moi, je devais avoir 13 ans, je me suis dit, mais comment elle a fait, quelle abnégation, ou portée par sa foi chrétienne, ou pas le choix, cela ne se faisait pas, pour vivre avec un homme qu'elle avait épousé bien jeune et qui lui était revenu quatre ans plus tard, transfiguré, endurci par les épreuves, les blessures, les tranchées, les absurdités et horreurs de la guerre.

A Vanans, il y avait à côté de la demeure familiale, la ferme des Thomassin : les vieux parents avec le père toujours très actif sur son tracteur, le fils Thomassin, plutôt taiseux, la courageuse belle-fille toujours active et les deux petits garçons blondinets comme les blés. C'était des « durs au travail », toute la journée durant, les joues rougies par le soleil.

Il y avait aussi Mr Ducrocq qui passait le soir avec son unique vache, s'en retournant chez lui et nous saluant d'un bonsoir en ôtant son chapeau. Mr Ducrocq vivait avec sa sœur et sa mère dans une mesure où les poules avaient aussi élu domicile dans la pièce principale. On ne voyait jamais sortir ces deux femmes.
Vanans, mon enfance champêtre, rurale, la dernière grande bâtisse du hameau.

Bénédicte

Souvenir d'Estaimbourg



Shanti retrouve ces deux photos : à gauche, le château de ses grands-parents, en Belgique, à Estaimbourg, château entouré d'un étang, d'un grand parc et à droite, ses grands-parents, sœurs et cousins, devant la porte d'entrée.

Shanti a 12 ans, elle est heureuse, c'est la seule photo de ses grands-parents. Elle est à la droite de son grand père sévère mais souriant sur cette photo, elle est fière d'être près de lui. Trois de ses sœurs sont là, toutes alignées, habillées pareil, robes claires, cols Claudine, manches ballons et ceinture ajustée.

Shanti passe ses deux mois d'été dans ce lieu étrange, gigantesque, ce château du 19^e siècle, en compagnie de cousines et cousins. Chaque soir, il est d'usage d'aller dire bonsoir aux grands parents, de leur raconter la journée, dans la solennité de leur salon, aux murs drapés de tapisseries, et à la lumière tamisée. Elle se souvient aussi des farces qu'elle faisait aux invités, en glissant des crapauds ou grenouilles dans les lits, en faisant des lits en portefeuille, fous rires assurés.

Le lieu que Shanti aime par-dessus tout, c'est la cuisine : c'est là qu'en cachette, elle va voler dans l'armoire au-dessus de la cuisinière du chocolat, du très bon chocolat Côte d'or, aux noisettes, c'est défendu bien sûr. Elle aime aussi avec Hélène la cuisinière égrener les groseilles qui poussent dans le jardin d'Adolphe, le jardinier.

Elle aime aussi pêcher dans l'étang des brochets grâce aux nasses dispersées dans l'eau, pêcher des tanches, soit du haut d'une salle du château, ce qui affolait ses parents, car c'était dangereux, soit en sortant la barque « Jean Marie », les prénoms

de ses grands-parents. Un jour, elle a pêché un brochet de 8 kilos, un exploit qui la mettait en valeur et la rangeait au rang des aînés.

Ce Château de Bourgogne, en Wallonie, Shanti peut y retourner ; la commune l'a racheté, l'entrée est à 2^E50, le permis de pêche à 30 E, elle y promènerait sa mémoire.....

Chantal C

La maison du bonheur



C'était la maison de ma grand-mère, la maison où avait vécu ma mère avec ses parents, tous ses frères et sœurs si nombreux. Beaucoup de leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse se situaient dans cette maison ou autour de celle-ci.

Et moi, je me souviens de mes séjours avec mon frère chez ma grand-mère, dans cette très vieille maison, très mal entretenue et qui donnait l'impression de bientôt s'écrouler. On allait chercher l'eau au puits, dans la cour en bas ; c'était déjà une aventure. Evidemment, il n'y avait pas de salle de bains et la toilette se faisait dans une buanderie avec une bassine d'eau et en grelottant. Evidemment aussi, les WC étaient au fond du jardin. C'était merveilleux, pour y aller, il fallait traverser une partie du potager, passer sous deux arbres fruitiers et longer des allées bordées de fleurs. Des fleurs des chemins et des sentiers, des fleurs qui poussent toutes seules.

Dans la maison, il y avait des alcôves et un grenier rempli de trésors insolites qui faisaient la joie des enfants et constituaient le terrain de jeux des jours de pluie, des jours heureux.

Dans la maison, en dehors de grandes réunions familiales, il y avait toujours un voisin, une voisine, un oncle, une tante qui venait voir ma grand-mère. Celle-ci s'affairait pour servir le café, présenter le sucre dans sa boîte en fer avec les jours fastes un paquet de petits gâteaux. Si les visiteurs étaient nombreux, on cuisinait des gaufres ou des bugnes à l'improviste.

Comme mes visites se passaient pendant les vacances, mes cousines venaient pour jouer avec nous, mon frère et moi. On allait jouer dans ce merveilleux jardin avec la

remise à côté pleine de vieux objets oubliés, souvent dangereux, mais tellement inspirants pour des enfants de nos âges.

Le soir venu, bien fatigués, on faisait la queue pour faire un câlin à ma grand-mère, qui avait beaucoup de petits-enfants mais que 2 genoux.

Puis le déménagement est arrivé, il a fallu quitter cette maison qui étaient pour nous, les enfants, la maison du bonheur. Maintenant, on allait voir notre grand-mère dans la nouvelle maison, avec l'eau courante, une salle de bains et tout le confort de cette époque. Et là, malgré tous les changements, tout était pareil, ses voisins, ses amis, sa famille, étaient toujours autour d'elle. La maison du bonheur, ce n'était pas la vieille maison, c'était la maison où était ma grand-mère.

Aline

« Souvenir d'un lieu, d'une maison »

Elle s'approcha tout prêt de la grande grille noire et s'accrocha aux barreaux. Et surprise le parfum était toujours là, la douce et savoureuse odeur des buis chauffés par le soleil envahissait l'atmosphère.

Elle retrouvait aussitôt l'imaginaire de son enfance : porter des planches de bois pour échafauder une cabane dans ces grands buis

L'allée de sable qui commence à cette grande grille et qui longe ces hauts buissons a résisté. Mais au bout de ce chemin y a-t-il toujours la petite maison ?

Cette petite maison se composait d'une simple porte avec une fenêtre de chaque côté. A droite la cuisine et à gauche la petite salle de séjour.

Pas de salle de bain, à l'étage seulement 2 chambres et un cagibi.

A droite de cette façade se trouvait ce que nous appelions le bûcher où était entreposé le bois pour chauffer tout l'hiver le château qui dominait la propriété. Et ce n'est pas vraiment le château qui l'intéressait, mais cette petite maison. Elle aimait la lumière de l'été qui inondait tout le devant. Peut-être y avait-il des colombages ? Sur le côté gauche, quelques marches de pierre permettaient de descendre dans la cave bien fraîche. C'était là qu'un de ses cousins avait basculé en arrière après s'être agité pour raconter son histoire. Il s'était blessé à la tête mais rien de grave heureusement.

Une fois qu'elle passait la porte avec ses frères, les vacances commençaient. La sobriété régnait et puis le silence de la campagne seulement interrompu par le caquètement des poules, à l'arrière de la maison dans l'immenses poulailler à ciel

ouvert. A cela s'ajoutait, dans son souvenir, le glougloutement ininterrompu de l'eau qui se déversait dans l'auge de pierre. C'était là qu'elle observait les salamandres et les têtards qui barbotaient dans cette grande cuve. Avec ses frères ils ramenaient tous ces batraciens qu'ils avaient été pêchés dans le grand étang au milieu de la forêt.

Quels merveilleux souvenirs : observer pendant des heures le monde étrange des batraciens, écouter les sons si nouveaux de la campagne et humer avec bonheur les parfums offerts par les buissons et les fleurs. Pour une petite citadine c'était un monde si extraordinaire, si amusant. Jamais elle n'avait oublié ce lieu si charmant.

Anne B.



SI VOUS ETIEZ UN OBJET ?

SI J'ETAIS UN OBJET ...

JE SERAIS ...

De désir

une paire de bas noirs avec couture



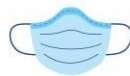
De convoitise

une œuvre d'art, BELLE



De discorde

un masque chirurgical



De curiosité

une voiture de luxe, marque au choix



D'étude

un livre sur le cerveau et les neurosciences



De femme

un effluve de parfum Guerlain



Précieux

un collier de nouilles réalisé par mon fils



De mépris

une œuvre d'art, MOCHE



De plaisanteries

un nez rouge de clown



Trouvé

un trousseau de clés avec un porte-clés mystérieux



Isabelle M

SI

Si j'étais un objet de désir je serais une odeur de croissant chaud.

Si j'étais un objet trouvé je serais une clef retenue par une médaille de St Christophe.

Si j'étais une femme objet, je serais gonflable, lavable, pliable, et remboursable si déception.

Véronique Clément

Si j'étais :

Un objet de désir : des souliers aux talons vertigineux.

Un objet de convoitise : une polonaise aux fruits exotiques, pas de celles qui boivent du schnaps au petit déjeuner. Ou un verre d'eau dans le désert après 3 jours de marche.

Un objet de curiosité : Une coquille d'escargot de bourgogne où l'on entendrait frémir le beurre et son ail.

Un objet d'étude : une patte de dahu.

Une femme objet : un petit tablier blanc de soubrette, sans rien dessous.

Un objet de mépris : une épluchure de pomme de terre.

Un objet de plaisanterie : une grande chaussure de clown

Un objet trouvé et précieux : un doigt coupé trouvé dans une boîte de conserve, avec une grosse bague en diamant dessus.

Martine

Je suis un objet trouvé

Je suis un billet de loterie tombé sur le trottoir et ramassé par un jeune homme en difficulté, ou si l'on peut dire plus familièrement « dans la dèche ».

Pendant un moment, il est plein d'espoir, peut-être est-ce un billet gagnant ? Vite, il va voir les résultats du dernier tirage au café du coin. Dans sa précipitation, il bouscule une jeune et jolie cliente. Il s'excuse poliment et entame une conversation avec elle. Tant et si bien qu'ils finissent par sympathiser et décident de se revoir.

Notre jeune homme oublie vite son billet et se met à rêver de la jeune fille. L'argent n'est pas si important.

Aline

Je suis un objet de convoitise



Je suis un superbe gâteau dans la vitrine du pâtissier. J'attire les regards et les envies des chalands qui passent avec mes belles couleurs appétissantes, la crème qui nappe mon sommet et les éclats de chocolat artistement placés sur les côtés.

Hélas, jamais personne ne pourra me manger car devinez quoi, je suis factice.

Aline

Un objet trouvé

Oh pauvre parapluie noir, au milieu d'une caisse grise en plastique où se trouve une multitude de parapluies noirs. Oui, mais celui-là, il a des baleines blanches et noires quand on l'ouvre, pas des baleines gris métalliques comme les autres.

Cependant, il faut l'ouvrir pour s'en apercevoir pour qu'il revienne à sa propriétaire, une vieille dame « indigne » qui n'en démordra pas tant qu'on ne lui aura pas prouvé que son parapluie aux baleines blanches et noires ne se trouve pas dans le casier n°403.

« Mais, Madame n'abusez-pas, cela fait déjà trois heures que vous êtes ici. Je vous propose de tirer au sort et si au bout de trois tirages, vous n'avez pas trouvé le vôtre, vous abandonnez, vous avez perdu », déclame le préposé aux objets perdus et « d'ailleurs nous fermons dans 15 mn ».

La vieille dame trépigne, s'empare de la caisse grise n°403, la renverse et oh miracle, le parapluie noir aux baleines blanches et noires s'ouvrit. Elle partit radieuse, elle avait vaincu le scepticisme du préposé aux objets perdus, aussi triste qu'un manche de parapluie.

Bénédicte

Un objet précieux

Je suis une belle améthyste, montée sur une bague en or, une belle et imposante bague. La première femme qui m'a portée s'appelait Odile, puis elle en fit don sur ses vieux jours à Véronique, sa petite fille, qui n'osait pas la porter.

Elle la rangea dans un bel écrin rouge et de temps en temps elle ouvrait la boîte, regardait la bague briller jusqu'à s'en éblouir les yeux, elle était heureuse.

Bénédicte

Karen et Denys

Je l'ai vu arriver, un jour de début d'été 1920, encombrée de tout un déménagement. Elle arrivait du bout du monde, après un très long voyage de plusieurs semaines. Elle avait traversé de nombreux pays, des mers et des océans, par le train, le bateau et enfin cet ultime train qui l'amenait jusqu'ici.

La première fois que je l'ai vu, elle était seule sur ce quai de gare. Pour moi, elle était alors une énigme et une aventurière.

La deuxième fois, nous avons échangé quelques mots, juste assez pour que je découvre un léger accent que je n'ai pas su identifier. Le mystère de cette femme restait entier : son nom, son prénom, sa nationalité, les raisons de sa venue jusqu'ici au milieu de terres sauvages, sa vie d'avant là-bas en Europe. Mille et une questions traversaient mon esprit.

La troisième fois fut lorsque je passais non loin de sa demeure, à l'occasion de l'un de mes voyages. Nous nous arrêtrâmes, mon associé et moi, pour une visite de courtoisie. Elle nous reçut avec gentillesse et retenue. Son mari était absent du domicile, qui



n'avait plus de conjugal que le nom. Il était à nouveau parti pour l'un de ses voyages au long court, sans date de retour. J'ai osé demander une invitation à souper pour rompre la solitude que je devinais. Elle accepta.

Nous passâmes une merveilleuse soirée, à la lueur des bougies. J'ai le souvenir d'une ambiance ouatée et délicate, du savoir-vivre européen au beau milieu de l'Afrique. Depuis ce dîner, nous nous sommes souvent revus. Maintes fois, nous avons partagé le plaisir toujours renouvelé de ses histoires inventées, dites au coin du feu, dont le départ était un mot que je lui suggérais. J'étais fasciné par son talent de conteuse et la douceur de sa voix. Puis vint cet instant suspendu, c'est le moment précis où je suis tombé amoureux.

J'exerçais alors le métier de guide pour de riches voyageurs, européens ou américains, qui louaient mes services pour découvrir, au cours de safaris, la région du Ngong. A l'occasion de la préparation d'un nouveau circuit, je l'ai enlevé à son intérieur et à son cocon sécuritaire. Nous avons parcouru ensemble des paysages vierges de toute présence humaine, des contrées où seuls les animaux régnaient en maîtres. L'étape du jour nous avait conduits non loin d'une rivière où nous avons installé, pour la nuit, notre bivouac.

Karen luttait désespérément contre sa chevelure, devenue indomptable, semblable à la crinière d'un fauve, en raison du passage incessant du vent dans ses cheveux.

Moi, Denys, le guide baroudeur, je devins son coiffeur.

Elle me confia sans retenue sa précieuse chevelure. Elle bascula sa tête en arrière, abandonnée dans mes mains et je faisais lentement couler de l'eau fraîche sur son front.

Cet instant fut notre premier instant, celui de la première intimité, juste Karen et Denys.

Isabelle M

Un voyage a ceci de merveilleux lorsque la mémoire y entretient un souvenir amoureux



Ils roulaient, à bord d'un 4x4, sur une piste, assis l'un près de l'autre, dans un désert à perte de vue.

Il y faisait chaud mais grâce à la vitesse, une légère brise caressait leurs visages.

Il a juste fallu, lors d'un chaos, un frôlement imperceptible pour qu'un frisson apparaisse sur leurs avant-bras.

Juste avant le coucher du soleil, on installe le campement, tout près d'une falaise rougeoyante, puis on se met à table. Assis face à face, ils se tiennent par les yeux, leurs lèvres restent muettes et leurs oreilles n'entendent plus rien des conversations qui se croisent.

C'est à peine s'ils réussissent à se lever de table tant leurs jambes vacillent

Et si c'était cela le coup de foudre !

Le sublime coucher de soleil, ce soir-là, leur a permis de rejoindre lentement la falaise et de disparaître. Je vois encore leurs ombres grandissantes sur le sable et les chèches onduler dans le vent.

Ce n'est qu'à l'aube naissante que je les vis revenir, main dans la main. L'ivresse de la nuit les rendait si beaux, si heureux.

Il en allait ainsi chaque soir puis soudain le voyage prit fin.

Alors l'homme au chèche bleu est reparti, seul, au volant de son 4x4 dans son désert. J'ai cru voir une larme rouler sur sa joue gauche.

Elle, elle restait là, assise, en sanglots dans le hall d'attente de l'aéroport, inconsolable. Déchirée par le chagrin, le monde s'écroulait tout simplement.

Nul ne saura jamais s'ils se sont retrouvés.

Catherine Cellier

Locanda sturion



Il a dit « je ne suis jamais allé à Venise »
J'ai répondu : « Mais alors allons-y ! partons ! »
Il avait cru à une plaisanterie, des mots en l'air,
pour rêver un instant encore.
J'avais poursuivi : « on se retrouvera, chacun
viendra de son côté. On marchera sans fin, on ira
voir les îles, des fresques et des peintures

fantastiques, des églises... »

Il disait « oui le Titien et Canaletto ! Et Jackson Pollock au musée Guggenheim... on ira à la Fenice ! D'accord, il faut. Depuis les fondamenta nuove en buvant un spritz on regardera l'île San Michele cernée de murs de terre brune, et le soir ivres de fatigue on rentrera en vaporetto... »

Il nous fallait un hôtel, un appartement, des chambres, enfin de quoi se loger quelques jours.

Plein centre nous rêvions. Le Rialto au point où on en était !

L'affaire n'était pas simple : il fallait accorder la vue sur le canal et nos finances.

On était en février ou en mars, vacances scolaires d'hiver. Je me suis chargée de la réservation. J'ai pris les billets, train de nuit pour nous, direct et mythique, terminus Santa Lucia puis ruelles et escaliers, avion pour lui puis motoscafo arrêt Rialto.

Il est arrivé en premier. Il nous attendait assis au bar de l'hôtel, les yeux perdus dans la foule qui passait sur le quai.

« Les cafés sont ridicules ici, j'ai dû en prendre 2 »

Il a rajouté « je n'ai pas encore vu les chambres, elles sont au troisième et il n'y a pas d'ascenseur mais nous aurons une très belle vue ».

Nous avons ri.

Ensemble nous sommes allés à la réception, nous avons traversé la salle à manger au premier, fenêtres ouvertes sur le grand canal puis nous avons gravi les marches raides de l'escalier de la locanda. Étroites, elles étaient couvertes de moquette rouge et usée. Quelqu'un a dit : « c'est presque une échelle, ou un toboggan, ça dépend si on descend ou si on monte ». Non il n'y avait pas d'ascenseur.

C'est là que nous nous sommes retrouvés tous les soirs, pendant une semaine, au sommet de cette maison vénitienne avec un sentiment d'absolus privilégiés. Les chambres étaient petites, avec aux murs des tentures sombres, rouges je crois, les lits aussi, damassés, les bruits de circulation intense sur le canal nous arrivaient feutrés, les fenêtres s'ouvraient sur les toits, Le ciel était tout près. Il a neigé toute la semaine.

Danièle T

Atelier écriture St Jacut de la Mer – Septembre 2020

Amour impossible !



Je suis tombé amoureux, je ne sais plus bien à quelle époque de ma vie, d'une fille que je cherchais dans toutes les filles et toutes les villes que je traversais sur le territoire français. J'entrais dans toutes les églises pour voir si elle était présente et pouvais la rencontrer, ce qui était souvent exact. Je la voyais sous toutes les formes : statues et aussi quelques fois sur des vitraux. Je l'ai photographiée ou bien dessinée sous toutes les coutures. En pied ou bien à cheval comme à Reims et Paris, mais surtout à Orléans où on peut la voir à tous les croisements ou presque. Elle se prénomme Jehanne, bien sûr vous l'aviez reconnue, c'est Jeanne d'Arc de Domrémy, dite la pucelle !

Jacques Lemaire

Souvenir Amoureux

L'air vibre, les insectes strident, la chaleur de juillet écrase le village. Sous un parasol l'homme dort sur le sable de la crique. Couché sur le côté, ses jambes grêles paraissent soutenir son abdomen rebondi à la peau tendue. A chacune de ses respirations, il crachote une petite bulle de salive qui coule sur son menton.

La veille au soir dans son costume de lin grège, bien coiffé, nouvelles lunettes, il s'était trouvé à son avantage, attablé à l'hôtel restaurant « Les Rascasses » devant la femme aux cheveux cuivrés, la quarantaine assurée dans une robe couleur prune.

Une invitation improbable.

En début d'après-midi, le temps d'un voyage en avion, il avait engagé avec sa voisine, une conversation légère dont il se savait maître. Elle s'était laissée séduire par son batifolage verbal. On prend un verre ? avait-il proposé en sortant de l'aéroport. Sans attendre sa réponse il l'avait emmené au bar du terminal tout en poursuivant la conversation, comme pour ne pas rompre le fil qu'il sentait ténu. Elle était trop belle pour lui, mais elle semblait prendre plaisir à sa conversation et elle avait la répartie vive qui alimentait le jeu. Maintenant face à face, devant leur Perrier citron, elle l'interpelait. Parfois sa voix enrouée écorchait les mots et l'obligeait à toussoter. Ses lèvres roses entrouvertes, ses seins qui tremblaient sous sa robe, l'indéfinissable aura qui montait autour d'elle lui plaisait comme jamais. Et comme jamais il voulait la garder.

Voyant l'heure tourner, oubliant que son corps disgracieux était souvent un obstacle à ses rencontres, il s'était surpris à dire rapidement dans un souffle sans même la regarder, partons d'ici je vous emmène au bord de la mer et dînons ensemble.

En apnée, il attendait un refus.

Ce oui enfin murmuré s'était blotti dans sa mémoire comme un trésor.

Il avait roulé vite et souplement en longeant la mer. Elle avait mis des lunettes noires en forme de papillon. Il avait la sensation de conduire une star des années cinquante attendue au festival de Cannes. Sur la terrasse de l'hôtel restaurant « Les rascasses » ils étaient seuls. Elle avait trouvé les rochers de l'Esterel plus roses que ceux de Bréhat. Elle avait voulu manger des coquillages, des filets de loup et boire du Sancerre. Pas de Sancerre ? Alors du Champagne avait-elle dit joyeusement comme une ado capricieuse. L'homme avait alors découvert une autre femme sous la robe prune et cela avait décuplé son envie de l'embrasser, de poser sa main sur son bras pour sentir son grain de peau, sa moiteur. Sentant son corps tendu, il essayait de retenir une force qui montait, le troublait, l'envahissait. Discrètement il avait emprisonné ses genoux sous la table, les avait pris en étau et avait serré, serré. Elle n'avait pas bougé, seul son regard avait changé, étrangement fixe, comme pour le défier. Il l'avait doucement délivré de son emprise et elle avait dit, prenons une chambre, nous choisirons le dessert plus tard.

Les rayons du couchant passaient derrière les volets ajourés de la chambre du troisième étage. D'emblée, la pénombre avait rassuré l'homme intimidé. Les mains, les bouches s'étaient cherchées. La tête enfouie dans ses seins il avait écouté son cœur, et il s'était déshabillé dans l'urgence en oubliant ce corps qui freinait souvent ses élans. Quand elle avait promené sa langue le long de sa colonne vertébrale il avait frissonné et s'était laissé pousser violemment sur le lit. La femme aux cheveux cuivrés lui avait susurré, bredouillé des mots cachés à vous rendre fou d'impatience. Leurs corps s'emmêlaient, s'épousaient, s'enchaînaient dans un combat où les rôles n'étaient que souffrances délicieuses. Epuisés dans l'étreinte, ils s'étaient affaissés et endormis lourds et repus.

Quand il s'était réveillé la pleine lune dardait ses rayons blancs sur les draps chiffonnés. Elle dormait à plat ventre. Fessue comme un Renoir, il avait alors eu la tentation de la réveiller mais dans la lumière limpide du petit jour, celle qui accuse tous les creux et les volumes, il se sentait incapable de montrer ce corps qu'il détestait. Il s'était levé doucement en silence, était allé s'habiller dans la salle de bain. Au moment de partir, il avait ramassé la culotte de soie blanche de la femme aux cheveux cuivrés, tombée sur le parquet et l'avait mise dans sa poche.

Véronique Clément

En effeuillant la marguerite



Un peu : Le petit François, son voisin, qui l'accompagnait parfois à l'école communale et portait son cartable. Petit blond frisé, il ne parlait pas beaucoup, mais il était là, sur le trottoir, chevalier servant accompli, tout droit sorti de sa bibliothèque rose.

Beaucoup : Marie Christian dont le nom la faisait rire parce que c'était un nom moitié fille, moitié garçon. Amoureux transi échappé de la bibliothèque verte, son amour s'exprimait par des regards enflammés vite cachés sous ses paupières voilées de longs cils, ses joues rosies par l'émotion et un discours bégayant vite interrompu. Il ouvrait alors la main pour lui offrir une rose pompon cueillie dans le jardin des bonnes sœurs. Toute rouge elle aussi, elle s'exclamait « Oh là là, tu vas te faire attraper ! » Du haut de ses onze ans, il répondait qu'il n'avait peur de rien.

Au dernier jour de la colo, il lui avait remis un cœur sculpté dans une écorce d'arbre et gravé de leurs initiales.

Elle le garda longtemps dans la boîte où elle rangeait ses trésors, ses roudoudous et ses Carambars.

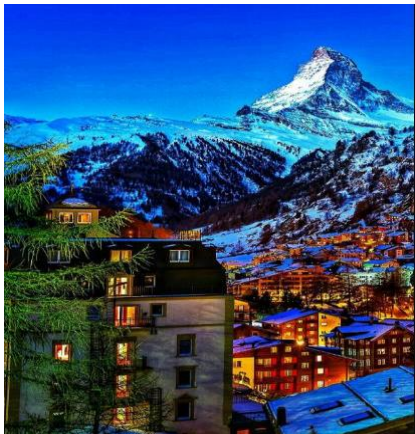
Passionnement : la famille Mahuzier de la bibliothèque Rouge et Or, à laquelle elle rêvait d'appartenir. Partir avec eux, en Afrique, en Asie, ou dans les glaces de l'Antarctique et découvrir le monde. Ce n'était pas de l'amour mais c'était plus excitant que le prince charmant.

A la folie : rencontres relevant plus de la littérature érotique. Elle vous les racontera lorsque vous aurez grandi.

Pas du tout : lorsque l'amour se transforma en désamour et que l'amant devint l'assassin, elle tomba amoureuse de la série noire. Quoi de plus passionnant que les histoires sanglantes de crimes odieux.

Martine S

« Ça te changera les idées »



Ce fut une soirée, une nuit inattendue et merveilleuse, une fulgurance qui vous laisse transie, vous transporte, vous révèle, vous rend belle et optimiste.

J'étais GO (gentil organisateur) pour les enfants au Club Med, pour une semaine en hiver en Suisse (Zermatt ou ailleurs, je ne sais plus).

Etudiante, dans ma petite chambre de bonne au 6^{ème} étage, j'étais partie au dernier moment sur la proposition d'une amie de ma tante, secrétaire de direction au siège du Club Med. « Tu verras, ça te changera les idées, me dit-elle, ça te fera du bien ». On m'avait alors prêté une tenue de ski, plutôt dépareillée et plus ou moins imperméable pour la neige, mais assez chaude.

Quand vous êtes GO au Club Med, vous êtes logés à la « dure » entre GO, rien à voir avec les confortables conditions offertes au GM (gentil membre).

C'était le soir ou l'avant dernier soir du séjour, vous avez remarqué ces rencontres que l'on fait toujours les derniers jours, fortes en intensité et qui vont font quitter votre lieu de villégiature la mort dans l'âme, les yeux plein de larmes.

Comment s'appelait-il, je ne me souviens plus, mais il avait les cheveux bouclés, le regard doux et quelque chose de tendre, de passionné et de détaché en même temps. Ce qui arriva cette soirée-là, cette nuit c'est que je me retrouvais à la porte de ma chambrette. En effet quand une GO rencontrait quelqu'un et rentrait la première, faisait son affaire, avait besoin d'intimité avec la rencontre du jour et bien : première rentrée, première servie et on fermait la porte pour la suivante, tant pis si elle dormait sur le palier ou bien où elle pouvait. Une espèce de loi tacite, personne ne s'y opposait. Je me retrouvais donc « à la rue », retournai vers la salle de spectacles où je savais qu'il y avait encore du monde, d'autres GO : techniciens ou autres métiers, et de l'espace pour y passer la nuit.

Nous discutâmes sûrement d'abord, ensuite nous nous retrouvâmes assez vite enlacés dans les coulisses, dans les décors de théâtre pour une belle et longue nuit d'amour.

J'en fus bouleversée le lendemain, les sens tout retournés, sur une autre planète, que m'était-il arrivé, qui avais-je rencontré ?

Le lendemain c'était le départ, il n'habitait pas Paris, mais une ville comme Grenoble, nous échangeâmes nos adresses.

Je voyageais le lendemain en train dans un état second, que m'était-il arrivé ? Je pensais fortement à lui, à nos ébats amoureux, à cette tendresse mêlée d'humour qui m'avait fait tant de bien.

De retour chacun dans nos pénates, nous échangeâmes juste une carte postale, je me souviens lui avoir envoyé la Tour Eiffel. Et puis clairement, il m'avait fait comprendre que ce n'était qu'une belle parenthèse, une parenthèse sans lendemain.

Soit, cela allait rester un souvenir merveilleux qui allait me revigorer pour tout le semestre estudiantin à venir, le printemps arrivait. Je démarrais une nouvelle saison enthousiaste et optimiste.

L'amour vous rend heureux, même une nuit, une soirée, cela peut réorienter votre vision de la vie, vous remettre sur un chemin porteur de joie et d'espérance.

Bénédicte



Souvenir amoureux

Jour J - Toute la bande est là. Quelle bonne idée de profiter des vacances universitaires pour visiter les châteaux de la Loire à vélo.

Comme ça, j'ai pu demander à Thierry de venir avec nous en copain. En copain ? non, il ne le sait pas encore mais j'ai bien l'intention de profiter de cette randonnée pour approfondir notre relation. J'ai tellement attendu ces retrouvailles...

Jour J+1 – Je ne comprends pas, rien ne marche. Je n'arrive pas à nous isoler tous les deux. Plus aucune complicité entre nous.

Jour J+2 – Cela se confirme. Pire, je vois bien qu'il s'intéresse à Noémie. Ils roulent tous les deux à la même vitesse, un peu trop vite pour moi et c'est clair qu'ils n'arrêtent pas de se parler. L'humiliation, c'est quand ils m'attendent gentiment pour rassembler le groupe.

Jour J+4 – Ce matin, quand je suis sortie de sous la tente, certes un peu tard, Thierry et Noémie étaient debout depuis longtemps. En les voyant, on sentait bien qu'ils

avaient déjà vécu sans nous presque une journée. Ils avaient vidé le ballon d'eau chaude pour la douche, terminé les croissants du petit déjeuner. Qu'est-ce que je fais là ?

Jour J+5 – J'ai un très gros rhume, je ne vais pas pouvoir continuer la ballade. D'ailleurs, le temps ne le permet plus pour les autres aussi. On reprend le train pour Paris, on embarque les vélos dans et nous derrière. Sauf Noémie et Thierry qui, eux, rentrent ensemble à vélo.

Que vais-je faire maintenant ? Quand je les reverrai tous les deux ensemble à Paris ? Vais-je pouvoir le supporter ?

Aline

Mon Idole



Ou plutôt devrais-je dire mes idoles ?

Il y a d'abord des visages :

Claude FRANCOIS, dont les refrains entraînants ont rythmé mon enfance et les chorégraphies endiablées des Clodettes occupaient mes mercredis après-midi.

Steeve MCQUEEN, alias Josh RANDALL, le chasseur de primes, série dont le générique sonnait l'heure de la pause devant la poste de télévision, en noir et blanc. Quelques années plus tard, l'adulte que j'étais devenue se pâmait devant le film de Norman JEWESON et la blondeur du gentleman voyou dans son costume impeccable. Encore aujourd'hui, je prendrais volontiers la place de Faye DUNAWAYE dans le jeu du chat et de la souris dans « L'affaire Thomas CROWN ».

Il y a aussi des voix : celles des comédiens et comédiennes de théâtre et de cinéma. Jean MARAIS, sublime dans les films de cape et d'épée de mon enfance, et juste magnifique sur la scène du théâtre du Rond-Point des Champs Elysées, dans son pourpoint de velours noir duquel émergeaient une crinière et une barbe blanche immaculées.

J'ajoute pêle-mêle à mon panthéon des voix masculines celles de Philippe NOIRET, au look impeccable de gentleman farmer, Richard BERRY, le regard noir et la tempe grise, Samy FREY, le discret et le rare et Bruno WOLKOVITCH, au regard bleu acier tantôt voyou, tantôt romantique.

Mais aussi des voix féminines : Jeanne MOREAU, la femme engagée, comédienne et chanteuse, Anouk AIMÉE, l'inoubliable icône des films de Claude LELOUCH et Romy SCHNEIDER, intemporelle dans les sagas de Claude SAUTET et merveilleuse dans « César et Rosalie ».

Et puis, il y a l'idole. Mais le mot me gêne. C'est plutôt une admiration de jeune femme puis de femme adulte pour le parcours d'une Grande Dame. C'est comme cela que je préfère à qualifier le sentiment qui m'anime lorsque je pense à elle.

Simone VEIL : une vie, un parcours personnel et professionnel synonymes pour moi d'exemple. La douceur d'un regard et d'un visage ayant vécu et subi tant d'épreuves et de moments de vie.

Son combat au Ministère de la Santé, elle la magistrate, et l'image sans doute la plus célèbre de son discours devant l'Assemblée Nationale.

La première Présidente du Parlement Européen, au sein d'une Europe pacifiée, là encore quel symbole.

Et peut-être moins connues : la fille, la sœur, la femme, la mère et la grand-mère d'une famille dont elle était le pilier.

Quelques temps après son entrée au Panthéon, je suis allée lui rendre visite dans ce lieu majestueux et imposant. Sa voix résonnait au sein de l'édifice, des paroles et des témoignages qui prolongeaient l'hommage national qui lui avait été rendu peu de temps auparavant. Elle y repose dans l'une des cryptes, avec son époux, Antoine. C'était la condition absolue souhaitée par leurs fils, Jean et Pierre-François.

Académicienne, elle fut accueillie sous la coupole, en 2010, par le discours de Jean d'Ormesson. J'ose reprendre ses mots : « Madame, nous vous aimons ».

Isabelle M



Prises de vues, Juin 2020, Quartier du Marais à Paris, à proximité du Mémorial de la Shoah.

Hugues Aufray



Il était mon idole et moi, j'avais 20 ans...

Juillet 1970, nous étions alors moniteurs de colonies de vacances près de Chatellaillon en Vendée.

Nous remontions de la plage avec les enfants, les affiches du Casino annonçaient le spectacle d'Hugues Aufray le surlendemain soir.

Mais que faire des enfants ce soir-là, nous étions tous si enthousiastes ! Un tirage au sort désigna gagnants et perdants. Le chemin était long jusqu'au Casino et notre directeur proposa de nous y déposer avec le minibus.

Hugues Aufray n'avait visiblement pas grand succès à Chatellaillon car seuls les premiers rangs étaient occupés.

Heureux d'être là, nous applaudissions avec frénésie jusqu'à la fin du spectacle.

Puis nous devions penser à rentrer à pied, si loin, dans la nuit ! Quand soudain Hugues Aufray sortit du Casino avec ses musiciens. Il nous remercia vivement et engagea la conversation avec nous. Devinant notre embarras, il lança « allez montez les jeunes » Une splendide voiture de sport, décapotable s'avança devant nous et les portières s'ouvrirent comme par enchantement. Il faut avouer que nous étions un peu serrés, assis les uns sur les autres mais l'essentiel était là : Hugues Aufray était notre chauffeur d'un soir.

Nous roulions à vive allure dans la nuit noire, musique à fond. Il nous déposa quelques kilomètres plus loin devant le portail de la colo avec un « salut les jeunes »

Nous étions si heureux. Je me mis alors à rêver, rêver que Hugues Aufray me kidnappait !

Catherine Cellier



Une Idole, une vedette

« Tous les garçons et les filles de mon âge ... » ; « La maison où j'ai grandi »

Elle avait les cheveux longs, les yeux bleus, elle s'accompagnait à la guitare, elle avait une voix douce (pas langoureuse, pas capiteuse), je dirais amicale, comme si l'on était son amie. D'ailleurs elle chanta une chanson intitulée : « Mon amie la rose »

Un chanteur partageait sa vie, ils donnèrent naissance à un chanteur de la génération suivante, un amoureux du jazz et de

Jango Reinhardt.

C'était Françoise HARDY, mon idole romantique, mon style de fille, un brin bohème et secrète à la fois, pas le genre à se maquiller outre mesure ni à se teindre les cheveux en blond. Non, elle était nature.

Plus tard la voix de la raison, lui fit abandonner le show bizz pour le monde de l'astrologie, devenu sa passion, le devenir des uns et des autres à travers la trajectoire des étoiles, des planètes.

Oui, Françoise avait un côté mystérieux et lunaire, c'est pour cela que je l'aimais, pas une fille facile et clinquante.

Bénédicte

PRESENTATION DE SON LIVRE A LA GRANDE LIBRAIRIE



Présentation du dernier livre de Marie Lerob :
« François 1^{er} le mauvais père » aux éditions de St Jacut.

« C'est un roman historique qui revient sur des évènements peu connus de l'histoire de France.

Il s'agit du moment où François 1^{er}, vaincu en Italie par les troupes de Charles Quint, est fait prisonnier. Il doit verser une rançon pour être libéré, et en attendant de rassembler la somme demandée, importante, il donne ses enfants à titre de caution.



Ceux-ci partiront pour l'Espagne et passeront 4 longues années otages dans le château de Pedraza, perdu au milieu de nulle part en Castille, François 1^{er} libre se faisant attendre pour verser la rançon.

Je me suis intéressée à la vie de ces enfants, François a alors 8 ans et Henri 7 ans, à leurs conditions de détention. Ils étaient vraiment des prisonniers au milieu de rares personnes parlant espagnol et se souciant peu de leur donner amour et affection.

Avec ce livre j'ai voulu montrer combien les conditions extrêmes de leur petite enfance, le manque de tendresse et d'amour maternel et paternel, avaient façonné leur caractère et déterminé leur vie d'adulte. En particulier je me suis attachée à Henri, futur roi Henri II, qui restera toute sa vie liée à Diane de Poitiers de 20 ans son aînée et cependant devenue sa maîtresse.



J'ai également voulu par ce roman, basé sur des faits historiques réels, donner un éclairage particulier sur une page de l'histoire de France.



La présence de femmes autoritaires et même j'ose dire castratrices, l'attitude d'un roi, François 1^{er} qui sacrifie ses enfants pour sa gloire de roi, tout cela a été déterminant pour le pays qui verra sonner le glas des Valois.... Mais ceci est une autre histoire. »

Marilou

Mémoires d'une vie ordinaire

4^{ème} de couverture

C'est un carnet de voyage, celui de ma vie ordinaire, des petits riens, des petits tout, en solitaire, accompagnée d'amis, agacée par les collègues, cocoonée par mon amoureux et mon chat. Les mémoires de mon quotidien, ces petits moments dits anodins qui sont parfois des tracas mais qui font aussi le sel de la vie.

L'odeur matinale du pain grillé, parfois trop grillé.

La douceur du coton de la couette et de l'oreiller que l'on a plaisir à retrouver au coucher et que l'on a du mal à abandonner au lever.

Le cliquetis des doigts de ma collègue, ma voisine d'open-space, sur le clavier de son ordinateur.

Le souffle du vent et le bruit qu'il déclenche dans les branches des arbres, à l'ombre desquels je me suis installée, pour lire et pour rêvasser, lovée dans une chaise, au jardin du Luxembourg.

La ronronthérapie de Réglisse, option calinôthérapie, qui me demande et me redemande des caresses, sa patte posée sur ma main et son regard vert plongé dans le mien.

Ton petit mot, laissé sur la porte du réfrigérateur, accroché avec un aimant en forme de cœur, sur lequel je déguste ta belle écriture à la plume, et que je découvre alors que tu es parti.



Isabelle M.

Présentation de son livre à une émission TV

Je remercie grandement François de m'avoir invitée à son émission et de me permettre de présenter mon dernier livre, d'autant plus que je n'en écris pas souvent. D'ailleurs, j'avoue que c'est mon premier livre qui est édité et j'ai vraiment beaucoup de chance. Je remercie aussi mon éditeur monsieur Toutpasse qui a cru en moi ainsi que ma maman pour ses encouragements. Je n'oublie pas mon chien Jack pour sa patience pendant toute cette période où je l'ai un peu négligé et pas beaucoup sorti. Donc pourquoi ce livre ? D'abord, il faut savoir que j'ai écrit mon livre comme une biographie, mais tout y est vrai et tout y est faux à la fois. Mes souvenirs sont transcendés et ce que j'ai écrit est issu d'une réalité que j'ai transformée avec mes rêves et mes aspirations. Ce livre représente tout ce que j'aurais voulu être et faire dans ma vraie vie mais qui ne s'est pas passé dans la réalité. A travers ce livre, j'ai voulu aller au bout de tous mes fantasmes. Vous le trouverez peut-être excessif mais c'est comme ça que j'aurais voulu vivre. Dans l'excès, alors que ma vraie vie est vraiment plan-plan. Je considère que c'est dans ces fantasmes que je me réalise et que je vis vraiment.

Je me dis qu'un tel livre peut donner aux gens le courage d'aller au bout de leurs rêves et de leurs désirs, d'où son titre « Ma vraie vie ».

Aline Tannau

Retranscription de l'émission « La grande librairie » du 9 janvier 2021

François : En ce début d'année 2021 je suis heureux de vous présenter mes meilleurs vœux littéraires, chers téléspectateurs et lecteurs assidus. Vous le savez nous allons fêter cette année le 400^{ème} anniversaire de la naissance de Jean de La Fontaine. Aussi j'ai souhaité consacrer cette première émission de l'année aux animaux, à la nature, aux fables. J'accueille tout d'abord un nouveau fabuliste, Bryan de La Rillie, qui vient de publier en 2020 un livre de fables remarquables. Voici ce livre, il s'intitule : Le monde en fables. Bonsoir Bryan. Tout d'abord je voulais vous demander ce qui vous a conduit à écrire des fables.

Bryan :

- Bonsoir François. Merci de m'accueillir dans votre émission littéraire. Ce qui m'a conduit à écrire des fables ? Le pur hasard, le hasard de la vie. Il y a de cela cinq ans maintenant, mon épouse me demande de la conduire à la deuxième nuit de l'écriture à Vézelay. Je ne me voyais pas l'attendre toute la nuit dans cette petite cité, certes animée de touristes le jour mais désespérément ennuyeuse la nuit. Je lui réponds alors : « D'accord mais tu m'inscris aussi à cette nuit de l'écriture ». Je n'avais à l'époque écrit que quelques poèmes de débutant. À la fin de la séance d'écriture, Marie-Hélène, notre animatrice que je salue au passage, nous livre ce conseil : « Une fois chez vous, continuez d'écrire. Soyez fou, écrivez tout ce qui vous passe par la tête ». Je me lance alors un petit défi personnel : écrire un texte avec le maximum de sonorités en "a". Je liste les mots en "a" : baraka, Bagdad, Nicaragua, Allah Akbar, etc... Et cela donne : un anaconda au djihad. Je m'aperçois alors qu'en mettant ce texte en vers et en y ajoutant une morale, cela fait une fable. J'avais écrit ma première fable. J'ai trouvé ce jeu d'écriture très plaisant et je l'ai continué.

François :

- Bryan de La Rillie, vous avez un peu dépoussiéré ce genre littéraire en écrivant différents styles de fables, avec peu de rimes...

Bryan :

- Oui, beaucoup de mes fables sont monorimes. À la lecture, on les repère facilement et cela donne du rythme. D'autre part, j'ai écrit des fables "acrostiches", des fables "dorica castra" où la dernière syllabe du vers est reprise en première syllabe du vers suivant, des fables avec rimes alphabétiques, des fables "lipogrammes" à la manière de Georges Perec dans son livre "la disparition" écrit sans aucune lettre "e".

François :

- Bryan, si vous deviez lire devant nos téléspectateurs une seule de vos fables, laquelle choisiriez-vous ?

Bryan :

- Le choix est cornélien. Peut-être la première que j'ai écrite : un anaconda au djihad, fable monorime que j'ai ensuite modifiée pour en faire un lipogramme sans « e ».

François :

Tenez (*François tend le livre à Bryan pour lecture*)

- Nous vous écoutons Bryan.

Un anaconda au djihad

Un jour au pays Inca
Un galopin d'anaconda
L'injonction au djihad lança.
« L'Irak doit pouvoir bâtir un vrai califat,
Proclama-t-il. Il vous faut, vaillants soldats,
Partir à tout prix là-bas au nom d'Allah. »
Son discours tomba à plat,
Sauf pour un boa constrictor qui s' alarma :
« Ton baratin, qui y croit ?
Surtout n'y va pas,
Il n'y a qu'infinis fracas,
Qu'alarmants assassinats.
Si jamais du chaos tu sors vivant mon gars,
Pour sûr paria tu finiras. »
Mais aucun avis il n'approuva.
À Bagdad, l'arrogant anaconda
Sans instruction ni convocation rappliqua.
Aussitôt, d'un lourd attirail on l'affubla.
Un instant il s'imagina fantassin d'Atahualpa.
Tout d'abord, portant royal appareil,
Pour un ayatollah local il parada
Jurant « Allah Akbar » à tout va.
Puis, à l'assaut illico il monta.

Las ! Il n'avait pas la baraka.
Il tomba sous un tir foudroyant d'un bazooka.
Inhumain coup du sort ! Au Nicaragua,
Son pays natal, son corps on rapatria.
Alors, fort chagrin, son ami boa s'apitoya :
« Grand combattant, au djihad tu allas
Mais trop hardi, au champ tu succombas.
Ah là là, tout ça pour ça ! »
Toujours pour Allah
Moult oraisons tu diras,
Jamais pour son aura
Tu n'iras au combat.

François :

- Merci Bryan de La Rillie. Je conseille vivement à nos téléspectateurs de découvrir votre livre : Le monde en fables, aux éditions BoD.

Bryan de La Rillie

Têtes chenues en goguette

J'ai écrit ce livre pour les personnes d'un âge certain qui croient qu'Alzheimer est responsable du grain de folie qui germe dans leur tête jusqu'à la leur faire perdre. Je veux leur dire qu'à mesure que l'on avance en âge, l'envie de sortir de ses repères se fait chaque jour plus pressante ; qu'on n'a plus qu'une envie, s'amuser, si possible en emmouscaillant les autres, surtout les jeunes. (Qui probablement ne connaissent pas le verbe emmouscailler)

Que je suis moi-même pensionnaire d'une de ces résidences spécialisées et que nous sommes nombreux à avoir décidé de reprendre notre vie en main, à n'importe quel prix. Nous sommes prêts à tout, même, s'il le faut, à assassiner l'accordéoniste qui joue faux ou la cuisinière qui est incapable de faire un steak saignant.

Ce livre est un manuel d'utilisation de l'âge, un guide, que dis-je, une bible pour que chacun puisse s'offrir une vieillesse de première classe et se libère enfin des chaînes de la jeunesse.

Martine

Atelier écriture St Jacut de la Mer – Septembre 2020

RECETTE DU BONHEUR



Tout est dans la préparation, Soit, il faut des bons ingrédients et leur quête fait aussi partie de la recette car leur choix et leur qualité sont déterminants pour la réussite du plat.

Commencer par aller sur un marché ensoleillé un jour où vous n'avez rien d'autre à faire car être disponible est essentiel. Choisir ce qu'il vous plaît, pour leur couleur, leur odeur. Revenir avec un panier pas trop plein mais qui sent bon. Il faut que regarder et sentir le panier apporte du plaisir.

A la maison, dans la cuisine, se faire aider n'est pas indispensable mais si c'est le cas, il faut que le partenaire soit dans le même état d'esprit ; disponible et de bonne humeur. Parler pendant la préparation peut être important si cela apporte du plaisir. Mais surtout ne pas aborder de sujets sérieux ou graves.

Commencer le plat en suivant les instructions avec beaucoup d'interprétation. Le respect exact de la recette n'apporte rien pour sa réussite et risque même d'y nuire. L'important est la tendresse que vous y apportez. Si vous êtes deux, c'est encore mieux car il paraît qu'il n'y a pas de bonheur sans partage.

Au moment de l'assaisonnement, dosez bien le sel de la vie et le piquant du poivre. Pour le piment agissez avec modération, choisissez un piment goûteux mais pas trop fort, par exemple le piment d'Espelette qui relèvera votre plat sans excès.

Dès que la cuisson est entamée, en profiter pour vous détendre avec votre partenaire. Le plat terminé, le partager avec celui-ci dans la complicité et la tendresse. C'est comme cela que vous le goûterez le mieux. Mais si tout s'est bien passé dans la préparation, son goût n'aura plus beaucoup d'importance.

Aline Tannau



Rassembler les ingrédients suivants : une dose de patience, beaucoup de bonne humeur, quelques brins de malice, de l'empathie pour le velouté. Un peu de colère et d'envie. Parfum au choix et vent d'été (la brise de printemps peut aussi faire l'affaire).

Dans un grand saladier, verser une bonne quantité de bonne humeur ; ne soyez pas chiche, plus il y en aura meilleur cela sera. Dans deux petits bols séparez la colère de l'envie ; jetez la colère elle n'est pas agréable à recycler ; gardez l'envie.

Dans le grand saladier, verser doucement la patience que vous aurez préalablement fait fondre au feu de l'écoute attentive.



Mélangez jusqu'à ce que la préparation soit lisse ; s'il subsistait quelques grumeaux de mauvaise humeur, battez énergiquement au fouet de la respiration profonde et oubliez.

Ajoutez quelques brins de malice, pas trop cela pourrait devenir offensant pour vos invités. Ajoutez l'envie et le parfum.

Faites chauffer une poêle au feu doux de l'amour. Verser la préparation en étalant la pâte régulièrement. Laissez cuire lentement jusqu'à obtenir un sourire doré.

Installez-vous sur une terrasse au vent d'été pour déguster avec des amis.

Servez tiède avec une bonne dose de bonhomie que vous tirerez d'un pot ancien, mieux apprécié que la bonhomie de l'année qui reste à découvrir.

Vous pourrez boire un verre d'eau de vie tirée de la fontaine du bonheur, c'est celle qui se marie le mieux avec ce dessert simple qui fera le bonheur de tous.

Marilou



Le petit déjeuner

Tout d'abord, ne commencer que lorsque l'on en a envie : pas de réveil, pas d'heure, pas de contraintes. Il est encore meilleur lorsque l'on a lézardé sous la couette, en regardant danser les rayons du soleil qui dessinent des ombres sur le plafond de la chambre.

S'attarder délicieusement à la préparation, dans la tenue de son choix. Pour moi en caleçon et tee-shirt, pour toi nue sous ma chemise blanche, trop grande pour toi, sur laquelle tu as laissé les boutons de manchettes, ceux que tu m'as offerts pour mon dernier anniversaire.

Laisser frémir l'eau dans la casserole. A ébullition y déposer les œufs. Toi tu les préfères mollets.

Faire griller le pain, sans gluten, dans le toasteur : ustensile indispensable. D'ailleurs, il est présent sur le plan de travail de la cuisine en permanence. Des tartines à volonté. Des tartines sur lesquelles le beurre ramollira et coulera entre nos doigts. Quel délice ! Déposer tous les ingrédients sur le plateau, au fur et à mesure, pêle-mêle : les framboises, les abricots, le fromage de chèvre acheté au marché samedi chez notre fromager préféré, le jambon blanc, ...

Ne pas oublier l'ingrédient plaisir : la pâte à tartiner aux éclats de noisettes, achetée dans la boutique de ton amie, dans la rue piétonne, face à la petite église.

Ajouter au dernier moment la théière de rooïbos et deux tasses : la tienne rose et la mienne vert bouteille. Les mugs logotés HARRODS, souvenirs de notre week-end à Londres, en décembre.



La recette est prête à déguster, à savourer ...

HOP ! Retourner sous la couette. Réglisse nous y rejoins. Pour elle aussi c'est le bonheur : elle se poulèche les babines avec son petit bout de beurre.

C'est ma recette préférée : le petit-déjeuner.

Isabelle M.



Alors regardons ce que dit Marmiton et prenons la plus facile !

Il nous faut

- 4 cuillerées de joie remplies à ras bord
- 1 belle pincée de plaisir
- 500 gr d'énergie
- ½ litre de douceur pas trop sucrée
- 1 ou 2 zestes de gentillesse
- 2 pommes d'amour entières

Dans un premier temps, mixons à vitesse 1 : la joie, le plaisir et l'énergie jusqu'à obtenir une émulsion bien rouge. Relevons le tout sans agresser les sens en y ajoutant un petit rien de piment d'Espelette.

Ah oui, n'oublions pas de choisir un lieu de préparation agréable tel un jardin, un bord de rivière, de lac, de mer ; de l'ombre plutôt que du soleil mais surtout ni neige, ni froid, ni brouillard.

Afin d'y donner de la fluidité à ce bonheur, incorporons-y lentement, mais très lentement le 1/2 litre de douceur.

Utilisons une râpe à tout petits trous afin d'obtenir un zeste de gentillesse parfaitement lisse et régulier que nous ajouterons à la pâte.

Versons le tout dans un moule préalablement beurré afin que le bonheur se démoule facilement, juste après cuisson.

Coupons les 2 pommes d'amour en petits quartiers et disposons-les joliment sur la pâte.

Un bon four, de préférence à chaleur tournante, à bonne température, est idéal car un bonheur brûlé devient vite un enfer et un bonheur pas assez cuit peut vite se transformer en malheur.

Catherine Cellier





Faites votre marché de fraîcheurs matinales, choisissez le brillant, le reluisant
Rentrez chez vous en chantant, salivez déjà dans l'ascenseur
Étalez toutes vos trouvailles réjouissantes, épluchez et coupez avec allégresse les
rondelles de vie
Mettre de l'huile d'olive dans la poêle : fermez les yeux, vous êtes en Provence,
n'attendez pas le chant des cigales, votre huile va vite frire
Mettez de la couleur, beaucoup de couleur dans la poêle : de l'orange, du vert, du
jaune
Humez déjà l'odeur dégagée, remplissez vos papilles des souvenirs de la cuisine de
votre tante bien aimée
N'abandonnez pas votre frichti, veillez-le, retournez-le, il a besoin de votre attention
et délicatesse, il a horreur de se retrouver seul
Il vous ferait une mauvaise plaisanterie : c'est un engagement, un jeu à deux (vous et
votre plat)
Regardez-le prendre une nouvelle forme sous vos yeux : doré, croustillant, moelleux,
fondant
Régalez-vous d'avance et pensez à vos invités, vos hôtes qu'ils soient de passage ou
des habitués, le bonheur cela se partage
Dégustez avec délectation, le temps est votre ami, vos papilles se réjouiront, vos sens
seront en éveil, vous serez soudain optimiste, rassasié et souriant
Prêt à recommencer dès demain

Bénédicte



- Allez dans votre jardin et choisissez un petit bonheur bien joufflu et bien frais. N'allez pas chercher trop loin ce que vous avez sous la main.
- Posez-vous et asseyez-vous devant la table de la cuisine, en ayant pris soin de choisir la chaise que justement vous préférez : la préparation du bonheur commence par les détails les plus insignifiants.
- Retournez votre bonheur, et observez-le sous toutes les coutures.
- Ébarbez avec un couteau pointu les pensées misérables qui pourraient lui donner un gout amer.
- Enlevez soigneusement les nerfs, comme pour le foie gras.
- Prenez votre temps, le bonheur, ce n'est pas comme la vengeance, ça peut se manger chaud ou froid.
- Ciselez quelques feuilles et quelques fleurs, la Nature est un bon accompagnement du bonheur.
- Regardez-le gonfler dans le four, sans crainte de le rater, mais en n'oubliant jamais qu'il peut tourner comme une mayonnaise et finir liquéfié au fond du bol.
- Attention à la texture de votre bonheur : Il doit être consistant mais pas au point d'écraser celui des autres.
- Ne le conservez pas sous vide, il demande de l'air et de la compagnie.
- Le mieux, c'est de le garder à température ambiante, et de le laisser grossir en toute liberté. Aucun régime à suivre pour éviter l'obésité.

Martine



Si je la connaissais, je ne serais pas seul. Mais je viens d'en retrouver une de derrière les fagots de la cheminée. Donc voici quelques ingrédients pour réaliser cette recette: Trouvez une âme qui vous semble sœur.

Bien mélangez dans une cocotte les mêmes désirs, plaisirs et connivences pour que le bonheur s'attache à vous.

Avec entrain, humour toujours avec le sourire.

Puis roulez cette pâte obtenue, toujours dans le sens du poil.

Pour que cela prenne bien saupoudrez d'un peu de tendresse.

Servir chaud ou froid à votre (vos - selon) convenance... !
Cela ne coûte rien d'essayer... !
Si vous brûlez le plat réessayez un autre jour... !

Jacques Lemaire



Évidemment, il y a la méthode Coué. Tous les matins en vous levant, répétez trois fois : je suis heureux. M'étonnerait qu'au bout de 15 ou 20 ans vous n'en soyez pas convaincu.

Il y a la méthode de l'insouciant. Tous les petits soucis glissent sur lui comme sur peau de crapaud. Y a un problème ? Non non ! Attendez un peu, le temps va se charger de résoudre l'affaire.

Il y a la méthode de l'achat compulsif bien connu chez la gent féminine. J'ai déjà une garde-robe bien garnie mais il me reste quand même un peu de place dans mon armoire. Alors cette belle robe qui irait si bien avec mes mocassins argentés... Oh, il me la faut à tout prix ! Ça marche bien, tout du moins tant que votre compte en banque n'est pas dans le rouge. Après, ça se complique. Il faut dégoter un gentil acheteur et vous entrez dans un cercle vicieux. Pour le dégoter, vous devez paraître belle. Pour être belle, vous devez acheter les dernières tendances de la mode. Pour payer ces vêtements hors de prix, vous devez dégoter un généreux acheteur. Etc... Etc...

Il y a aussi la méthode du baba-cool qui prend la vie avec philosophie. Cool, il s'extasie devant les beautés de la Nature. Quel bonheur de voir copuler deux libellules au-dessus de l'étang, de tressaillir sous les bourrasques de vent, de ressentir les premières gouttes de l'averse ! Certains vont même jusqu'à ne pas se mettre à l'abri. D'autres s'adonnent à des substances euphorisantes et s'enferment aussi dans un cercle vicieux. Vraiment vicieux au point de dégrader grave leur santé.

Vous aussi, vous avez certainement votre méthode pour être heureux. Il y a tant de façons d'être heureux. Tenez, je vous donne la mienne. Elle est simple. Il me faut avoir un projet sur lequel travailler aujourd'hui, demain, cette semaine avec l'objectif de le mener à bien d'ici une quinzaine, un mois ou un an.

Bryan

SAYNETES DE THEATRE

Joyeux anniversaire papa !

A Cancale, chez Roellinger

Le père est Daniel Ribaillier

La cousine Juliette est Chantal

Anne, (fille de Daniel) 17 ans est Anne

Joséphine (fille de Daniel), 25 ans est Martine Souris

Mamie Cathy (la mère de Daniel) est Catherine Cellier

- Le père : je suis très content que vous soyez venus aujourd'hui, Mamie, Joséphine, ta cousine Juliette et... évidemment, ma deuxième fille est encore en retard !
- Juliette : oui, elle m'a prévenue de son retard, elle avait un rendez-vous chez le médecin.
- Mamie : j'espère qu'elle n'est pas malade ma petite chérie !
- Joséphine : j'appelle pas ça une maladie...
- Le père : c'est sûr, la retardomanie, c'est pas une maladie !
- Juliette : arrête de lui tomber dessus tout le temps !
- Le père : j'ai commandé un plateau de fruits de mer pour toute le monde. J'espère que ça vous va !
- Anne : un plateau de fruits de mer ? en ce moment, je ne supporte pas ! (Silence ...)
- Mamie : pourtant ma chérie, tu aimes tellement ça ! Alors les filles, quelles sont les nouvelles ? Ça fait longtemps que je ne vous ai pas vues !
- Anne : que de bonnes nouvelles ! Je viens d'apprendre que j'attends un bébé.
- Juliette et Joséphine : Génial ! Fille ou garçon ?
- Le père : Attendez c'est pas possible, elle n'a pas encore passé son bac !
- Anne : de toutes façons papa, j'arrête le lycée.
- Juliette : t'as raison, les études ça sert à rien.
- Mamie : mais si, mais si, il faut que tu continues ! je te garderai ton bébé.
- Le père : et le papa d'abord, qui c'est ?
- Anne : ça ne te regarde pas, c'est mon problème.

- Juliette : elle a raison, elle est libre de son corps.
- Joséphine : bien dit Juliette ! on est au 21^{ème} siècle, on fait des bébés quand on veut et avec qui on veut.
- Le père : justement j'aurais bien mieux aimé que ce soit toi, Joséphine, à 25 ans, qui m'annonce cette grossesse.
- Joséphine : et bien, ça tombe bien mon petit papa, faut que je te dise, avant de faire un bébé, que j'aimerais bien te présenter quelqu'un.
- Mamie : (ravie) ah, mais tu as un petit copain ?
- Joséphine : pas tout à fait mamie Cathy. Elle s'appelle Alice...
- Le père : mais c'est pas un prénom masculin Alice !...
- Juliette : tu sais tonton, l'important, c'est de s'aimer... Alice, je la connais bien, elle est super sympa !
- Le père : alors là, c'est le bouquet ! un bébé à 17 ans et une fille homosexuelle ! (Désespéré)
- Joséphine : j'ai aussi fait un dossier pour une P.M.A. ...
- Le père : une quoi ?
- Mamie : Goutez-moi ce homard ! je m'en lèche les doigts ! Alors Anne, c'est pour quand cet heureux événement ?
- Anne : pour dans six mois, vers Pâques, il arrivera avec les cloches...
- Juliette : et toi tonton, qu'est-ce que t'en penses ? _Mais arrête de boire du Sancerre !
- Le père : trop c'est trop ! je ne sais plus où j'en suis ! Finissez sans moi, je m'en vais...
- Mamie : Daniel, assied toi, je te l'ordonne !!! D'ailleurs, voilà le gâteau !
- Tous : Happy birthday to you, happy birthday to you!!!



Tout passe tout casse

Pièce en 1 acte de la troupe Les Saint Jacut, avec :

Aline dans le rôle de *Madame Marie-Josèphe Lézart-Toupas*, Présidente du Directoire de la Banque familiale d'affaires Lézart, épouse du Président de la banque dont elle est par ailleurs DRH.

Anne Marie dans le rôle de *Violette Lézart*. Nièce de Mme Lézart-Toupas, elle effectue un stage au service des crédits dans le cadre de son master en Gestion Éthique.

Marilou dans le rôle de *Mademoiselle Marie-Geneviève Décidtou*, responsable du service des crédits.

Isabelle dans le rôle de *Lisa Gertou*, chargée d'affaire au service des crédits ; elle gère le compte de la société Trendy-Joly dont la PDG est Adriana Joly

Michel dans le rôle de *d'Albert Toucas*, chauffeur de la banque et par ailleurs amant secret de Mme Lézart-Toupas.

Monsieur Toupas est le Président de la Banque d'affaires Lézart ; son épouse en détient la majorité des actions.

La scène se passe au restaurant Chez Marius, sur le Vieux Port de Marseille, restaurant réputé pour sa bouillabaisse, la meilleure du monde assure la réputation.

Lorsque le rideau se lève, nous retrouvons les acteurs autour d'une table de restaurant, à l'exception du chauffeur qui n'est pas encore là.

Mme Lézart-Toupas : Tout le monde est arrivé ?

Mlle Marie Geneviève Décidtou : Non, non, il manque Albert....

Lisa : Mais où est passé Albert ?

Mlle Marie Geneviève Décidtou : Je ne sais pas ... s'il n'est pas là, nous n'avons qu'à commencer !

Mme Lézart-Toupas : Ah non ! il n'est pas question de commencer à manger sans Albert

Lisa : Ah non quand même, on va attendre Albert, il est tellement gentil, il est toujours prêt à rendre service il ...

Mme Lézart-Toupas l'interrompt : ça suffit, il fait son travail quand même ...

Lisa, continuant : Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de services qu'il m'a rendu ...

A ce moment-là Albert arrive, un peu essoufflé :

Albert : Excusez-moi, il y a un monde fou sur le Vieux Port, l'OM a encore perdu. Il y a des flics partout. Pas facile de garer l'Audi de Mr Toupas.

En aparté, Albert fait un signe de connivence avec Mme Lézart-Toupas, des sourires complices sont échangés.... Elle l'invite à s'asseoir

Mme Lézart-Toupas prend la parole : Enfin, tous là. J'ai voulu vous réunir ce soir d'une façon beaucoup plus informelle qu'à la banque, pour vous remercier vraiment d'une façon significative par rapport à l'effort que vous avez fait pour accueillir ma nièce dans votre service et pour aussi remercier Albert d'avoir accompagné Violette partout dans ses déplacements relatifs à sa mission.

Je veux signifier aussi que vous l'avez bien encadrée avec bienveillance et gentillesse...

Mlle Marie Geneviève Décidtou, voyant que Mme Lézart-Toupas s'adresse à elle : Oh, Madame, Violette a été une stagiaire remarquable... C'est une Lézart !

Mme Lézart-Toupas en souriant et regardant Violette : N'est-ce pas Violette...

Violette : Je voulais d'abord vous remercier, d'abord vous, ma tante, de m'avoir permis d'effectuer ce stage, et vous Mlle Décidtou et vous Lisa, vous ne pouvez pas savoir tout ce que vous m'avez appris. Vous êtes d'un professionnalisme et puis, toute la bienveillance que vous m'avez manifestée...

Mlle Marie Geneviève Décidtou avec une voix mielleuse : vous êtes une stagiaire remarquable, Violette, nous souhaiterions en avoir souvent des comme vous...

Mme Lézart-Toupas : Je suis très fière de vous Violette. D'ailleurs vous allez devoir bientôt envisager votre avenir.... Vous devriez songer à rejoindre notre banque, un poste de direction sera à la hauteur de vos compétences et... vous êtes quand même une Lézart ...

Violette est embarrassée : oui, oui ma tante... *Puis elle poursuit en regardant Mlle Décidtou* : vous m'avez permis d'accéder à des dossiers importants, notamment celui de la Société d'Adriana Trendy-Joly. J'ai beaucoup, beaucoup appris avec ce dossier...

Mme Lézart-Toupas interroge : c'est quoi cette histoire ... comment vous dites ? Trendy-Joly ?

Mlle Marie Geneviève Décidtou : Le dossier Trendy-Joly, il faut que vous sachiez, Madame, que c'est une affaire de ... fabrication et commercialisation de produits de luxe, et d'ailleurs Lisa est en train de ...

Mme Lézart-Toupas l'interrompt : Affaire rentable sans doute ?

Mlle Marie Geneviève Décidtou : Oui certes c'est un beau dossier mais il nous cause quelques soucis quand même. D'ailleurs Lisa va vous en parler plus en détail, elle vient de finir d'instruire un dossier ...

Lisa : tout à fait ! D'ailleurs avec l'appui très efficace de Violette et grâce à son master, nous avons pu découvrir qu'il y avait un lézard dans ce dossier...

Mme Lézar-Toupas, surprise : écoutez, enfin, je trouve cette blague de mauvais goût !

Mlle Marie Geneviève Décidtou, regardant sévèrement Lisa : Lisa, enfin ... quand même...

Lisa ne se laissant pas démonter : Pardon... elle reprend son propos ...Violette a eu la perspicacité de nous faire découvrir qu'il y avait un risque très important pour la banque ...puis, parlant plus bas : mais nous sommes en public, je n'en parlerai pas trop...

Mme Lézar-Toupas : oui, bien sûr...

Mlle Marie Geneviève Décidtou, prenant la parole : d'ailleurs ce dossier va passer en Comité des Crédits et...

Mme Lézar-Toupas, l'interrompant : Mais c'est une affaire rentable quand même ? Vous êtes sûre que vous avez bien monté le dossier ?

Lisa : oui, oui, mais il ne correspond pas aux valeurs de la Banque Lézar et sur certains points d'éthique il ne correspond pas ...

Mme Lézar-Toupas, l'interrompant : oui, certes mais je suis sûre que c'est une affaire rentable ; il y a quand même de l'argent à faire ... (elle regarde Mlle Décidtou qui intervient)

Mlle Marie Geneviève Décidtou : oui, certes... Mais les valeurs, au Comité des crédits...

A ce moment-là Albert intervient en montrant du doigt au loin :

Albert : Mais... mais c'est Mr le Président que j'aperçois là-bas ? Il est avec une femme ?

Mme Lézar-Toupas : Mon mari ? Avec une femme ?

Albert : une cliente ?

Mme Lézar-Toupas, s'adressant à Mlle Décidtou et Isabelle : Vous pouvez regarder discrètement qui c'est ?

Les deux se retournent doucement et tout à coup Mlle Décidtou s'écrie, offusquée et regardant Lisa : Mon Dieu, Lisa

Lisa : Adriana !!

Mme Lézar-Toupas : Qui c'est Adriana ?

Violette : Mais oui, je la reconnais c'est Adriana Joly. Je suis allée plusieurs fois en rendez-vous chez elle ...

Mme Lézar-Toupas, parle bas et vivement en aparté avec Albert :

Violette, paraissant ne rien remarquer, continue : Oui, ma tante, je m'en souviens, c'est elle. Elle était tellement belle ...

Mme Lézart-Toupas, irritée : Mais ça suffit !

Violette continue : elle nous a offert des chocolats ...

Mlle Marie Geneviève Décidtout, mielleuse, s'adressant à Mme Lézart-Toupas : Madame, vous devez être dans une situation vraiment ennuyeuse...

Mme Lézart-Toupas : elle chuchote avec Albert, lui donne son téléphone et lui dit : dépêche-toi d'aller faire une photo. Albert se lève et va vers le fond du restaurant. Se tournant vers Violette, elle s'exclame : Mais enfin, arrête de dire du bien de cette femme quand même...

Violette essaie de continuer : Mais elle dirige cette boîte ...

Mme Lézart-Toupas : Mais tu as vu la boîte que c'est...

Albert revient et montre la photo qu'il vient de prendre :

Mme Lézart-Toupas : Ouah ! en train de s'embrasser.... Exclamations et manifestation de joie des deux...

Mme Marie Geneviève Décidtout : Madame, vous devez être très embarrassée...

Mme Lézart-Toupas : Mais pas du tout. N'est-ce pas Albert ? Je vais pouvoir enfin divorcer...depuis le temps que j'attendais un truc comme ça...c'est merveilleux ...n'est-ce pas Albert ? Et d'ailleurs, on y va, Albert, on part en vacances tous les deux... Les deux se lèvent, et partent bras dessus bras dessous...

Mme Marie Geneviève Décidtout, avec des expressions offusquées et regardant Mme Lisa d'un air outré par ce qu'elle entend : Oh mon Dieu, Lisa, c'est pas possible ! Dites-moi, je rêve ? Le Président avec Madame Joly ? Notre DRH, Madame la Présidente, avec Albert, LE CHAUFFEUR ? Pour moi, le monde s'écroule, je n'en peux plus ! Elle se lève et part en se tenant la tête et répétant : Je n'en peux plus... je n'en peux plus....

Violette s'adressant à Lisa : Marie Josèphe ! Ma tante ! Puis, rêveuse : ...en même temps... c'est vrai qu'il est beau !

Lisa : oui... on ne peut pas dire le contraire ... en même temps, c'est beau l'amour !

Lisa se lève et sort

Violette se lève et déclare en sortant : il est vraiment temps que je reprenne les rennes de cette boîte !

Marilou, Aline, Anne-Marie, Isabelle et Michel

HAÏKUS

Oiseau s'envole
Trainées noires et blanches
Ciel de Septembre

Rosée du matin
Posée sur la fougère
Matin enchanteur

Lapin agile
Iles des Ebihens
Furtif instant

Bénédicte

Le soleil couchant
S'attarde sur la colline
Puis tout est fini

Vagues déferlantes
Bateaux ivres de soleil
La mouette se pose

Tous deux enlacés
Ils écoutent le bruit des vagues
Qui tourbillonnent

Écoute le bruit
Des vagues qui clapotent
Indéfiniment

Le soleil descend
Englouti par les vagues
La lune apparaît

Les vagues me caressent
Les cuisses, les fesses, le pubis
Émerveillement

Catherine Cellier

Compte sur tes doigts
Et le haïku s'envole
Au rythme de l'eau

Ressac de la mer
Voiles au vent le bateau glisse
Derrière les rochers

Huîtres de Bretagne
Le plaisir à l'état pur
Vite un petit blanc

Lande de fougères
S'enfuient trois lapins furtifs
Sur l'île des Ebihens

Goutte de rosée
Suspendue à la fougère
Brillance de vie

C.C.

Petit Haïku

Au soleil couchant.
A Saint Jacut de la Mer
Sommeil assuré.

Jacques Lemaire

Haï, Haï, Haï, Haï, Ku
Croassent les corbeaux de malheur
Bof, le ciel est bleu

Véronique Clément

TEXTE BOULE DE NEIGE

Ou voir de Li ttérature PO tentielle

A
La
Mer
Il va
Nager
Sauter
Plonger
Avec papa
Et sa fille
Elle crie
Joyeuse
Un deux
Plouf
Elle
Est
Là
A

Véronique Clément

A
LA
MER
MARINE
TREMPOUS
PLONGEONS
SORTONS
SABLÉS
SALÉS
OLÉ
O

Véronique Clément

Y
va
t'on
rire
nager



comme
lieu
sur
l'
o

Chantal



A
La
Vie
Mène
Enfin
Sirène
Morte
Vers
Tes
Pa
s

Chantal

**A
La
Mer
Lila
Vivra
Jouera
Dansera**



**Nageant
Criant
Riant
Dans
Les
Va
g**

Chantal

LES PETITS RIENS QUI NOUS FONT DU BIEN

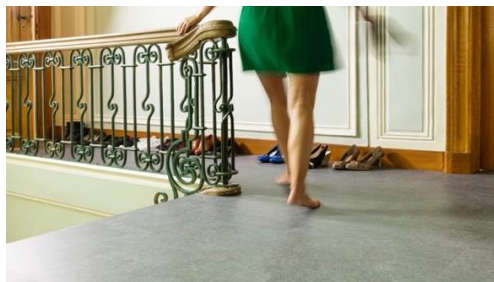
Un petit rien » de bonheur

Écouter dans sa cuisine le matin quand tout se tait encore,
Écouter France Inter, les informations, **laisser le temps au temps**,
Se retrouver à 9h15
Toujours assise en train
Siroter un thé vert
Tout refroidi dans sa tasse **en laissant le temps au temps**.

Chantal C

Marcher pieds nus

Dès l'arrivée à la maison, enlever ses chaussures et marcher PIEDS NUS 😊



Isabelle M.

La feuille de salade

Un petit rien salement libérateur : manger de la salade comme un cochon, en prenant des feuilles trop grandes sans les plier ou les couper pour que la sauce barbouille les lèvres et dégouline le long du menton.

Martine

Avec qui et avec quoi iriez-vous sur une île déserte ?

Si

J'emporterais un petit mot : si

Si je devais aller sur une île déserte et emporter quelque chose avec moi, ce serait le mot SI ...Parce qu'il ouvre toutes les portes de l'avenir, permet tous les espoirs, échafaude toutes les hypothèses, construit tous les rêves.

... Parce qu'il est toujours d'accord et ne dit jamais non.

... Parce qu'avant-dernier de la gamme, il ne joue pas les gros bras et entre les las et les dos, il est toujours en forme.

Martine

En attendant le train... Mardi 15 septembre 2020

Église St Pierre de Montrouge Paris XIVE,

Les bruits de la circulation montent jusqu'à moi, assourdis. Ici la lumière du matin entre par les vitraux colorés, projetant des images multicolores sur les parois sculptées et les colonnes de marbre. La nef centrale, chapeautée d'un plafond façon renaissance, surprend mon regard. Il me vient le souvenir de la Mezquita de Cordoue en regardant les piliers, nombreux et surmontés d'arcs décorés dans un style proche du mozarabe. Ce mélange de styles, troublant à première vue, mérite attention pour enfin réjouir mes yeux. Ici tout est calme et en définitive une harmonie bienfaitrice se dégage du lieu et m'emplit de sérénité. Quelques personnes entrent, se signent et, en silence, s'assoient et se recueillent devant une représentation de la Vierge Marie. La sirène d'un véhicule de secours, perçante, me tire de ma rêverie. Il faut y aller, le train n'attendra pas !

Marie Lou

Le café Bohème

Ils sont assis à ma gauche. Je les observe furtivement. Celui de dos, avachi sur son fauteuil, c'est un homme, pas de doute. Face à lui et de trois quarts pour mon regard, je doute un instant : visage carré et sévère, un duvet apparent au bas du visage, l'allure hommasse homme ? Femme ? Je regarde plus attentivement : cheveux

tressés à l’africaine, une poitrine qui repose sur un gros bourrelet abdominal et puis tout à coup, la voix : rauque, elle doit fumer, mais quand même féminine. C’est une femme. Elle parle vivement à l’homme en face d’elle ; il se tasse encore un peu plus sur le fauteuil. Je n’entends pas les mots, je suis trop loin. Elle semble furieuse, les mots fusent, secs, sans appel. Il ne répond pas mais j’imagine qu’il est penaud. Brusquement elle se lève et demande où sont les toilettes. Lui se redresse sur son fauteuil, il va pouvoir respirer un peu !

Devant moi le chocolat chaud exhale une bonne odeur. Onctueux et mousseux c’est un vrai chocolat chaud comme je les aime. Très chaud. Cher quand même ! Mais tellement bon !

Marie Lou

Dans le train :

Soyez masqués !

Pour la cinquième fois le chef de train prend le micro et déverse les recommandations sanitaires du moment. Il parle d’obligation de garder le masque en permanence durant tout le trajet sous peine de verbalisation -135€ annonce-t-il. C’est le tarif et il en appelle au civisme de chacun. Il s’emmêle dans les propos, dit « tous et chacun », sécurité de chacun et civisme de tous, se reprend... ce qui est sûr ce sont les 135€ applicables dès le premier sourire aperçu par un agent zélé, dit la voix dans le micro. Le paysage défile, la climatisation rafraîchit mes épaules mais ne parvient pas à effacer cette sensation désagréable de manque d’air. Vivement un sentier herbeux où mes poumons pourront se remplir d’air frais et embaumé de senteurs automnales. Le train ralentit, avant dernier arrêt avant le terminus. Le micro grésille. Encore des consignes sanitaires, les sixièmes de ce voyage. Soyons rassuré, le chef de train veille sur les voyageurs !

Marie Lou

Septembre 2020 aux Ebihens

Le *tibus* avait dû passer. « Un de moins, encore un qui ne prend même pas la peine d'annuler » j'imaginai le bougonnement du chauffeur filant vers St Malo en maugréant, assise sur mon île, sur la plage, seule à regarder l'eau monter.

J'étais partie à marée basse de l'abbaye, à l'heure idéale pour traverser la baie en me mouillant un minimum les baskets, le soleil était haut déjà, doux, voilé parfois par un nuage. Une brise légère soufflait, on était en septembre.

Quand je me suis rendue compte de l'heure il était trop tard de toute façon, alors je me suis assise sur les rochers et j'ai tenté de noter les mots que j'avais en tête. Parce que de banc en banc de sable, les yeux sur les parcs à huîtres et roches mises à nu par l'eau partie, j'inventais des histoires en me disant que bien sûr je m'en souviendrai à l'arrivée et les coucherai sur le papier voire sur mon tel portable. J'avais ri en repensant aux personnages que je voulais retrouver dans mes histoires, ces gens croisés au gré de ma balade à la pointe du chevet auxquels j'avais volé un peu de vie à la façon d'Arnaud Catrine. C'est un peu à cause d'eux que j'avais pris du retard, intriguée par l'homme en crocs bleu vif qui avait négligemment déposé sa serviette sur le sable proche du rocher où étendue je tentai de faire sécher un tontinet mon maillot de bain pour ne pas avoir à me changer (j'avais oublié mes sous-vêtements) et plus loin par un couple obèse qui tentait de rejoindre la mer à pas prudents.

J'avais ôté mes lunettes et le monde se présentait un peu flou, ce qui somme toute n'est pas désagréable, car enfin je voyais l'essentiel. L'homme déchaussé, en bermuda de bain avait déposé un sac de toile grège et une serviette sur le sable et ôté sa perruque comme une vulgaire casquette. De brun il était passé à chauve et avait conquis une nouvelle identité. Les mains sur les hanches il regardait les vagues, les bouées jaunes qui délimitaient les zones de baignade puis avait couru se jeter à l'eau. Pendant ce temps-là le couple obèse avançait, faisant crisser, craquer les minuscules coquillages à chaque pas avec des petits aïe. Parvenus au ras des vagues ils s'encourageaient mutuellement... « mais non elle n'est pas fraîche, c'est excellent quand on y est, suffit d'oser... viens ! »

Mon maillot relativement sec j'avais pris la décision de partir en direction de l'île.

Les Ebihens m'attendaient, je me baignerai à nouveau plage de la chapelle puis je rentrerai à l'abbaye, l'idée me plaisait.

C'est ainsi que j'avais sans soucis marché puis gravi les quelques rochers bruns qui protégeaient la grève de la plage presque déserte à l'exception d'un couple de marcheurs sac au dos, et que j'étais parvenue à la crique où se cachaient quelques voiliers encreés au repos.

Je m'étais assise dos aux landes de l'île, face au continent que je narguais les yeux dans le vague, Dans un calepin j'avais noté quelques phrases, des couleurs, des impressions fugitives afin qu'elles ne s'enfuient pas dans l'oubli. J'ai dû m'assoupir, Un souffle d'air frais m'a surpris, je me suis étonnée de la lumière, du glaz de la mer. L'heure ne s'affichait plus sur mon téléphone déchargé. En riant j'ai pensé sur une île déserte foin de téléphone, une gourde, un crayon et un carnet voilà ce qu'il faut. J'ai bien tenté un départ en hâte, longé la plage jusqu'à la pointe. Et à la nage est-ce possible ? Le soir arrivait, juste gris pâle très doux, les mouettes étaient de sortie. Le tibus c'est sûr était rentré au dépôt.

Je suis revenue sur le sable désert de la plage. Le mieux était encore d'attendre la marée.

Version 1 :

Au point où j'en étais je me suis glissée dans l'eau, lentement, pour le plaisir d'un bain vespéral imprévu, je faisais la planche quand une voix grave a demandé : « elle est bonne ? »

Je dérivais l'air de rien vers un voilier d'où provenait la voix.

Le temps d'apercevoir le marin debout sur le pont, à contre-jour j'ai répondu : très... mais vraiment très bonne. Vous devriez venir.

Dans l'instant, je me suis surprise. L'homme a défait sa chemise, et plongé. Le bateau tremblait, abandonné. Des goélands se sont envolés en se plaignant. L'homme nageait un crawl aisé dont j'étais incapable. J'ai rejoint la berge à petits battements et debout dégoulinante je regardais la tête qui émergeait si peu de la surface dorée des flots.

« Donc vous êtes échouée sur une île quasi déserte ? si ça vous tente je vous invite à bord ».

Peu de mots, juste ce qu'il fallait pour me sauver de l'embarras, de la nuit dans la lande. La nuit avançait et je distinguais mal son visage. Age indéterminé, allure sportive, la voix me suffisait, assurée : « j'ai de quoi manger, boire et dormir ».

« Parfait », je grimpais dans le bateau qui me parut minuscule.

Tout se cachait dans cet espace, mais l'essentiel était là, nous avons trinqué, mangé des rillettes et croqué des broyés du Poitou, nous nous sommes raconté des tranches de vie invérifiables puis la nuit a recouvert la mer et les rêves ont surgi.

De ce moment à aujourd'hui je vous laisse imaginer. J'ai abandonné ma valise à saint Jacut de la mer - avec un peu de chance elle est encore dans la bagagerie -. Les nœuds, les entrées aux ports, les brumes du matin, la houle et le mal de mer, l'ennui à bord sur la mer plate n'ont plus de secret pour moi. La distanciation en vigueur sur le continent n'est pas de mise sur un voilier.

Actuellement nous longeons des côtes en marins prudents, nous gardons un œil sur la terre ferme on ne sait jamais. Demain nous arriverons à Finistère. Il faudra alors envisager un après.

Version 2 :

Jambes repliées, regard perdu sur le lointain, dans les odeurs d'algues et les plaintes des goélands, j'ai croqué mon ultime pomme fauchée au petit déjeuner de l'abbaye qui commençait à se flétrir dans les replis de mon sac. Dans Kolantha les naufragés auraient commencé à construire un abri, certains auraient même tenté d'allumer des brindilles... Moi, rien : j'inventais des histoires, je repensais à la proposition d'écriture que j'avais bêtement proposée à savoir sur une île déserte qu'emporteriez-vous d'incontournable et avec quelle personne accepteriez-vous de vivre quelques temps ? Comme si on avait le choix et que l'exil était délibéré !

J'en étais là de mes constatations quand une voix a surgi dans mon dos, celle d'un homme qui sans le moindre embarras visiblement s'adressait à moi puisqu'il n'y avait que lui et moi dans ces parages: « vous comptez passer la nuit ici ? parce que je peux vous raccompagner... peut être pas ce soir notez mais enfin venez à bord, je suis seul avec Aladine... » « je vous ai vue arriver... mais peut être préférez-vous rester sur la plage, les nuits sont fraîches et humides, vous ne me paraissez pas équipée ! » Il était direct au moins.

Hésitation prudente, je ne répondais pas.

Ventre débordant de son maillot MB, bronzé et poilu, il désignait bavard l'annexe orangée un peu plus loin, qu'il se préparait à remettre à l'eau pour regagner son Aladine. Ladite annexe me paraissait bien menue et j'imaginai les acrobaties pour grimper sur le pont du voilier mouillé au large. Vu de là son bateau à mat unique ne

me paraissait guère plus grand que l'annexe, pas de quoi faire une croisière aux caraïbes...

« Et vous avez une lampe ? » et sans attendre ma réponse : « alors venez ! »

« Vous pouvez passer la nuit avec moi, vous repartirez demain avec la prochaine marée ! »

« Ben voyons » ruminais je, « faut voir » ai je dis

« Voir quoi ? c'est tout vu. Faites-pas la mijaurée »

« Vous avez vu mon âge ? » arguai je, désir absent.

« Ya pas d'âge ! j'ai du whisky et des chips à bord »

« Bof ! »

« Les femmes toutes les mêmes ! »

Version 3 :

Je regardais la mer troublée par son calme - je suis méfiante, j'ai connu des orages, des grandes marées, des baïnes dans les landes et autres turpitudes océanes – Un canoé glissait près des rochers, mais non, à bien regarder c'était un paddle, une large planche de surf avec un rameur à genoux. Il s'approchait, je m'avançais dans sa direction.

Il sauta sur le sable et s'allongea en étoile de mer : « waouh, je suis crevé ! j'ai les cuisses en guimauve, les biceps en faillite mais ça valait le coup, c'est vachement joli par ici ! vous passez la nuit sur votre bateau dans la crique ? »

« Ben non ». J'expliquai, il rit. Plus jeune que moi, plus grand aussi, les cheveux en vrac collés au crâne, un bermuda de bain style hawaïen il se plaisait à s'imaginer surfeur sur les vagues mais le rêve lui suffisait et il se contentait de pagayer sur les mers plates le soir de préférence, à l'heure où disait-il la lumière est moins crue et les songes plus aisés.

« Vous séjournerez à l'abbaye ? moi aussi ! je suis avec un groupe d'amis motards : les chevaliers du monde ! »

C'est vrai, j'avais aperçu ce groupe et leurs montures chromées bruyantes garées devant le pavillon comme des chevaux devant leur abreuvoir après un long voyage. Évidemment en maillot de bain un motard est tout différent, fini les santiags, cuirs et lanières, casque et gants et sans blouson qui dans ce cas, pour cette équipée arborait en bleu l'écusson des chevaliers et leur devise : « honneur et fierté ». Vite fait il m'expliqua qu'il faisait partie d'une association dont le but consistait à développer les liens d'amitié et d'entraide et participer à des actions humanitaires. Vite fait je lui dis

que j'animais un stage d'écriture dans le cadre d'une association de pèlerins de Compostelle. Compostelle ? je dois y aller avec ma Goldwing 1800 bientôt...

Bref, dit-il, et si on rentrait ?

OK mais comment ? ...

On va s'arranger, montez !

Facile à dire ! je m'aplatissais sur la planche, basculais, tentais une position assise, en travers, retombais plusieurs fois dans l'eau, lui aussi d'ailleurs, me hissais à nouveau, « bougez plus ! », sans un mot, juste le bruit des pagayes... abbaye en vue, droit devant. Un tiers de lune était de sortie, la marée était au plus haut, il suffisait de grimper les escaliers qui menaient direct au GR 34, franchir la grille du parc et nous étions arrivés.

Je suis rentrée à Paris en moto.

Danièle T.